LES PETROLEUSES

ELLES ONT FAIT DE LEUR JUPON UN DRAPEAU ROUGE.

1975 : ANNEE INTERNATIONALE de la FEMME

20.25 avril SEMAINE du CHIEN

3F

n°3

Ni l'O.N.U., giroud, ne parleront pour nous !

1972, c'était l'année de quoi ? Qui s'en souvient ?

1973 : année du Livre. 1974 : année de la Démographie. 1975 : année de « LA » Femme. 1976 : année de la Voiture. 1977 ? Année du Chien ? Des Chaussons ?

Et d'abord, « LA » Femme, c'est quoi ?

L'éternel féminin ?

Le repos du guerrier ?

Le sexe faible ?

Une image de nous qui traine dans la tête des hommes mais qui a peu de rapports avec ce que nous voulons...

Un beau jour, l'ONU s'est penchée sur la planète et s'est aperçue que la moitié de l'humanité était bien bas.

Qu'à cela ne tienne, nous leur donnerons une année ! C'est pas beau, ça ? C'est pas généreux ?

De deux choses l'une : ou le secrétaire de l'ONU avait bu, ou il était temps de faire quelque chose...

La première hypothèse étant difficile à vérifier, nous penchons pour la seconde... C'était donc ça ! Ça bougeait du côté des femmes...

Une nuit, Kurt Waldheim, à moins que ce ne soit U Thant, a dû faire un cauchemar :

« Je voyais comme une sorte d'épidémie qui ravageait déjà un grand nombre de pays. Tenez, rien qu'en France, depuis 68 surtout (que voulez-vous, un malheur ne vient jamais seul...), on notait des symptômes alarmants :

— chez certaines, c'était une éruption de grèves (Thionville, Cerisay, Lip, les Banques, les Chèques Postaux et d'autres successivement atteints) ;

— chez d'autres, ça se fixait sur le ventre : elle voulaient décider elles-mêmes quand elles auraient des enfants, elles voulaient la pilule, l'avortement libre, et tout ça gratuit en plus !

— les plus atteintes devenaient méconnaissables et s'en prenaient à tout : les entreprises où nous les tolérons (quand ça rapporte, évidemment), les emplois subalternes que nous leur concédons (mais sont-elles capables de faire autre chose ?), le rôle sacré que la nature leur a dévolu (enfanter le plus possible, astiquer un petit nid douillet, servir leur seigneur et maître). Rien ne trouvait grâce à leurs yeux, pas même de vieux dictons bien de chez nous comme « Sois belle et tais-toi ». Celles-là, je dois l'avouer, paraissaient incurables...

Mais il fallait essayer de sauver des millions de malheureuses avant qu'il ne soit trop tard. Voyez-vous, c'est ce qu'on appelle une tâche humanitaire. Et puis, je me suis dit : si pour une fois l'ONU pouvait servir à quelque chose, cela nous ferait vraiment chaud au cœur.

Mais comment ?

J'étais là, cherchant, et cherchant, quand une petite musique d'accordéon attira mon attention...

C'était Giscard qui offrait une sérénade matinale à quelques éboueurs invités à prendre le petit déjeuner en sa compagnie. M'étant approché, je lui confiai mon tourment. Valéry était pensif... Puis, pendant que Ponia évacuait prestement les convives jusqu'à la frontière la plus proche, le président français laissa échapper quelques syllabes : « **Ho-méo-pathie** »... L'accordéon couina d'approbation... **Homéopathie !** Je me sentis léger, léger... **Homéopathie... Soigner les femmes par La Femme !** Le MLF par Giroud ! Bon sang... mais c'est... bien sûr !

Ensuite, j'en ai parlé à mes petits copains de l'ONU comme si ça venait de moi, normal quoi. Ils ont trouvé l'idée délicieuse. On s'est mis d'accord sur une chose : l'important, dans ce genre de traitement, c'est que ça fasse du bruit. Pour ça, on a la télé, la radio, la presse... Et tout le monde s'est tapé sur le ventre. Ah oui, j'allais oublier : il faudra prendre quelques petites mesures, nous ne pourrons pas y couper, qu'elles soient tonitruantes, mais surtout qu'elles évitent l'essentiel (ça va mieux en le disant) ».

HOMEOPATHIE : Système thérapeutique qui consiste à traiter les malades à l'aide d'agents qui déterminent une affection analogue à celle qu'on veut combattre. Utilisés à dose infinitésimale, les produits homéopathiques assimilés manifestent une action inverse de celle qu'ils ont à dose habituelle et s'opposent aux troubles morbides...
(Nouveau Petit Larousse)

assez !

ASSEZ des larmes de crocodiles sur les femmes-boniches quand il n'y a pas le crèches, pas d'équipements collectifs, quand rien n'est fait pour alléger ces dizaines d'heures de travail domestique auxquelles s'épuisent les ménagères, chacune chez soi, quand « il » regarde la télé et que l'Etat s'en tamponne !

ASSEZ des femmes-alibi qu'on nous fait défiler à la télé pour nous faire croire que « si on veut, on peut... mais si, mais si... y arriver comme des hommes » !

ASSEZ des petits conseils pratiques qui suffiraient pour qu'on s'en sorte, avec un peu de bonne volonté et beaucoup d'organisation !

ASSEZ des rappels à l'ordre sur le thème « Dépensez-moins » quand 36 % des femmes salariées gagnaient moins de 1195 F par mois en avril 74 !

ASSEZ de nous renvoyer à l'atmosphère raréfiée des cuisines quand les patrons n'ont plus besoin de nous avec en prime la promesse d'un salaire d'esclavage, le salaire maternel !

ASSEZ aussi du baratin de Giroud sur le « droit au travail pour les femmes » quand on sait que nous restons les premières licenciées et les dernières embauchées !

ASSEZ encore des tirades de Giroud sur « le travail libère la femme » quand on sait le prix que nous payons cette indépendance économique toute relative : surexploitation au boulot, double journée de travail (70 heures par semaine au moins quand on a un mari et deux gosses) et une bonne dose de culpabilité parce qu'on n'y arrive pas comme on voudrait !

ASSEZ des pirouettes sur la réduction des inégalités de salaires entre hommes et femmes par la « déféminisation » des professions que notre nombre a dévalorisées : en l'absence d'un relèvement important de nos bas salaires, aucun homme n'acceptera ce qui ne peut être qu'un nivellement par le bas ! Qui accepterait de bon gré 1381 F/mois au lieu de 2070 F (moyennes nationales des salaires féminins et masculins) ?

ASSEZ des suggestions polies aux PDG de la publicité pour qui notre corps fait vendre et qui préfèreront toujours leurs 8,5 milliards annuels aux circulaires de Giroud !

ASSEZ de l'apologie de la famille, « cellule de base de la société » qui fait venir une larme furtive à la paupière de Lecanuet ! Assez de cette institution où l'on apprend la discrimination des sexes, où l'on normalise à tour de bras à coup de possession, de soumission et de répression !

ASSEZ de bluff !

8mars ?

8 MARS 1975, à Paris et en province, nous nous retrouverons avec toutes celles qui ne veulent plus être la bonne à trimer, la bonne à virer, la bonne à engrosser, la bonne à agresser, la bonne à baiser, la bonne à balancer, la bonne à la fermer, la bonne à enfermer...

8 MARS 1857 : Une des premières grèves de femmes opposant les ouvrières du textile à la police de New-York qui charge, tire et tue.

8 MARS 1975, partout dans le monde le mouvement des femmes se mobilise.

Depuis quelques années, nous avons commencé à nous regrouper, entre nous, hors du regard et du jugement des hommes, là où nous travaillons, là où nous habitons. Nous avons parlé. Nous avons agi. Nous avons appris à nous connaître, nous mêmes et les autres, ces inconnues, ces rivales. Nous toutes qu'on avait affublées de masques et qui nous croyions sans visages, nous nous sommes regardées, racontées. Ensemble, nous nous apercevons que ces problèmes que nous pensions « privés » font un immense réquisitoire contre cette société. Ensemble, nous commençons à faire craquer la vieille peau. Ensemble, nous puisons la force de ne plus jouer le jeu. Famille et entreprise s'adossent l'une à l'autre pour nous écraser, c'est donc elles que nous visons.

1910 : S'inspirant des actions de masse organisées aux USA par les femmes socialistes en faveur du droit de vote pour les femmes, le Congrès International des Femmes Socialistes, sur une proposition de Clara Zetkin, appelle à une journée internationale d'action dont le thème unificateur devait être : « le vote pour les femmes unira nos forces dans la lutte pour le socialisme ».

8 MARS 1911, première journée internationale des femmes. Alexandra Kollontaï, militante communiste et féministe russe, raconte : « L'Allemagne et l'Autriche n'étaient qu'un océan agité de femmes. Partout des rencontres furent organisées, dans les petites villes et même dans les villages. Les salles étaient pleines à craquer (...). Pour une fois, les hommes restèrent à la maison et leurs femmes, les ménagères captives, allèrent aux rencontres ».

8 MARS 1975, c'est tout cela que nous disons. Ce que nous sommes. Ce que nous voulons. Briser notre isolement, construire le mouvement de libération des femmes. Pouvoir refuser de dépendre économiquement d'un père, d'un mari, d'un compagnon qui nous fait payer cher une existence confinée au foyer : nous refusons toute discrimination dans l'emploi et en matière de qualification ! Mais également au boulot : à travail égal, salaire égal, promotion égale ! Nous voulons aussi prendre le temps de vivre : réduction du temps de travail pour les femmes et les hommes (et non ce qu'on nous octroie à la place : des horaires « flexibles », « à la carte », « variables » qui nous font perdre le soir ce que nous avons grignoté le matin, tout en laissant intact le partage actuel des tâches) ! Nous voulons des équipements collectifs dans les quartiers qui permettent une prise en charge commune des tâches ménagères et pas simplement qu'« il » fasse un peu plus souvent la vaisselle ! Nous voulons des crèches ouvertes 24 heures sur 24 où les enfants ne soient pas parqués comme ils le sont aujourd'hui et encore, s'ils ont eu la chance d'y entrer ! Parce que nous n'avons pas réellement les moyens de choisir si nous aurons des enfants, nous voulons : des centres d'information sexuelle et contraceptive sur les lieux de travail et d'habitation, l'avortement totalement libre et remboursé par la Sécurité Sociale, comme un acte médical et non une punition, ce qui implique une augmentation de la capacité d'accueil des hôpitaux et l'embauche de personnel en conséquence ainsi que des rapports différents Médecin/Femme ! Nous voulons que le monde dans lequel tombent les enfants dont nous accouchons leur permette un jour de s'épanouir et de ne pas être mutilés comme nous ! Nous voulons le droit au plaisir sans maternité-pénalité, le droit de jouir avec ceux et celles vers qui notre désir nous porte !

8 MARS 1943 : En Italie, les femmes organisent une manifestation contre le fascisme ; durant cette période, elles sont un élément moteur dans les grèves insurrectionnelles qui annoncent la chute de Mussolini.

Notre page publicitaire :

Brochure Pétroleuses " Maternité, Sexualité, Politique, Libération. "

Commune

La révolution française de 1789 avait donné l'occasion aux femmes de s'engager totalement dans la lutte révolutionnaire. Cependant, leur activité politique fut freinée par ceux-là mêmes qui rédigèrent la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Il faudra attendre les années 1848 pour voir renaître un féminisme actif, expression même de la crise sociale. « **Jeanne DEROIN allait chaque jour dans les clubs, elle réclamait l'égalité des femmes devant la loi. Elle était soutenue par les communistes, les disciples de Pierre Leroux, le fourriériste Victor Considérant** ».

Après la répression de 1848, l'activité des femmes se poursuit sur le plan des livres, des journaux, des conférences, avec **Maria DERAISME, Jenny d'HERICOURT, Mme Jules SIMON, Andrée LEO, Paules MINCK.**

Plus tard, ce sera sous l'impulsion d'Andrée Léo, journaliste féministe, que sera fondée la société de revendication des droits de la femme avec, entre autres, **Louise MICHEL et Elisé RECLUS.**

Un programme de la revendication du droit des femmes fut discuté, adopté, un projet de loi écrit a été déposé à la Chambre des Députés par Gagneur.

Des ouvrières comme **Nathalie LE MEL** commencent à agir en organisant le syndicat des relieurs et des relieuses. Lorsque survint la guerre de 1870, tout fut suspendu, les femmes songèrent à se regrouper pour discuter des problèmes de la défense nationale qui accaparaient tous les esprits. Les femmes participèrent activement à toutes les manifestations qui contribuèrent à renverser l'empire (déjà le 8 septembre 1870, Andrée Léo et Louise Michel réclamèrent des armes au cours d'une manifestation).

C'est donc au cours du siège de Paris que se créèrent les premiers regroupements féminins : le Comité des Citoyennes, le Club des Femmes de Montmartre, l'Association Civile des Citoyennes du 6ème arrondissement (regroupement patriotique sans orientation précise).

C'est après le 18 Mars 1871 que se développèrent les groupes féministes qui imposèrent à la Commune la participation des femmes à la défense de Paris.

Un des aspects les plus importants du mouvement des femmes sous la Commune fut le développement de l'Union des Femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés. Ce groupe féministe avait des idées révolutionnaires et considérait comme une nécessité l'organisation de la lutte des femmes aux côtés des travailleurs afin de réaliser leur propre émancipation.

Le premier appel de l'Union des Femmes, le 11 avril, est suivi de l'annonce d'une réunion qui se tiendra le soir même « afin de prendre les résolutions définitives pour la formation dans tous les arrondissements de comités, à l'effet d'organiser le mouvement des femmes par rapport à la défense de Paris ».

Devant l'activité de l'Union et sa demande en vue d'une reconnaissance officielle, la Commission Exécutive de la Commune donne son adhésion, sans plus. En effet, tout en admirant l'héroïsme des ambulancières, cantinnières, institutrices, etc., les membres de la Commune discutaient peu de leur organisation et n'ont jamais compris son importance.

Les noms d'**Elizabeth DIMITRIEV**, de **Nathalie LE MEL**, de **Leloup-Lefèvre, Jacquier, Colin et Jarry**, de **Sophie POIRIER** qui composèrent le comité exécutif de l'Union sont encore trop ignorés dans l'histoire des femmes.

Mais l'Union ne représenta pas à elle seule l'activité des femmes de la Commune. Il y eut de nombreux clubs, certains mixtes, d'autres non mixtes ; parmi eux : le comité des femmes de la rue d'Assas qui fonda de nombreux comités de quartier, dans le but de constituer des ateliers de travail.

Le problème central de tous les groupes féminins, c'était d'imposer leur participation totale à la Commune de Paris, y compris le droit de se servir des armes.

Andrée Léo écrivait le 12 avril 1971 dans La Sociale :

« Que le général Cluseret ouvre donc immédiatement trois registres sous ces titres : Action Armée, Postes de secours aux blessés, Fourneaux ambulants. Les femmes s'inscriront en foule ».

Mais les révolutionnaires de la Commune furent quelque peu réticents...

« Il y a dans Paris un très grand nombre de Républicains, très forts en logique, et que cet amour des femmes pour la République indigne et désole. Les faits de ce genre que l'histoire, à d'autres époques, enregistre comme héroïques, leurs semblent admirables dans le passé, mais tout à faite inconvenants et ridicules aujourd'hui ».

(Andrée Léo 6 mai 1871 « La Sociale »)

Mais la défense de Paris n'était pas la seule préoccupation des féministes de la Commune. Elles combattirent la religion. Elles organisèrent les ouvrières en sections de métier tendant à former des associations productives libres, fédérées entre elles. Les institutrices de la Société Education Nouvelle réclamèrent que l'éducation soit laïque, obligatoire, complète et gratuite pour les deux sexes. Plusieurs de ces comités demandèrent la suppression des maisons de tolérances.

L'activité des femmes de la Commune touchait à la fois tous les aspects de la vie quotidienne, à l'organisation sociale du travail et à la lutte y compris armée pour la victoire de cette révolution.

Nous avons malheureusement peu de documents qui nous permettraient de mesurer l'ampleur des discussions des comités de femmes. Ce n'est sûrement pas un hasard de l'histoire...

Les historiens, même favorables à la Commune, tout en reconnaissant le rôle de certaines femmes, ignorent l'essentiel de l'activité des groupes féminins. S'il leur arrive d'étudier une femme quelconque, ils ne discutent ni de son développement politique, ni de ses idées, ni de ses activités féministes. Les journaux communards ont eu ces mêmes points faibles et, tout en louant l'héroïsme des femmes, ils l'expliquent par des différences « biologiques » :

« D'un tempérament inflammable, faciles à égarer, écoutant la voix du cœur plutôt que celle de la raison, elles entraînent, fanatisent la foule et poussent à l'extrême les passions aveugles » (Journal Officiel de la Commune, 10 avril 1871).

Voilà bien une attitude qui n'est pas nouvelle. Elles se sont battues parce qu'elles étaient concernées par la révolution sociale, sans même être comprises de leur époque.

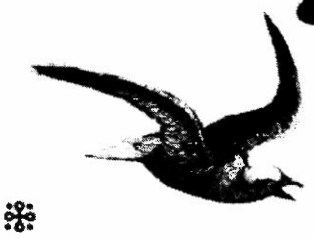
Les problèmes qu'elles posaient, il y a plus de 100 ans, ont encore tout leur sens aujourd'hui.

Elles parlaient de la solidarité dans la lutte, de la discrimination des sexes, des antagonismes qui sont favorisés par les divergences de classes et qui les servent, du droit au travail et de la destruction de la société des exploiteurs...

C'est notre histoire.

Danièle (groupe 18ème)

les pétroleuses traver



LISTE DES GROUPES ANGLAIS EN JUILLET 74

Voici la liste des groupes qui peut être consultée au centre des femmes et qui est régulièrement publiée dans les journaux féministes, dans des brochures, etc.

Groupes locaux
Cette première liste comprend une soixantaine d'adresses de groupes dans différents quartiers de Londres mais il n'est pas précisé quelle est la nature ni l'implantation de ces groupes. Certains sont ouverts aux nouveaux membres, d'autres fermés.

Groupes d'études et groupes spécialisés (Il peut y avoir plusieurs groupes sur un même thème).
- Atelier artistique
- Litterature enfantine
- Education collective
- Etude de la famille
- Lesbiennes féministes juives
- Etude politique
- Psychologie de la sexualité
- Le sexisme dans le rock
- La femme en psychiatrie
- groupe d'écrivains
- travail ménager

Groupes pour l'intervention et les campagnes
- Avortement contraception
- professeurs lesbiennes
- Nouvelles du mouvement de libération
- Atelier d'affiches
- Théâtre
- Les femmes et l'éducation
- Les femmes dans les media
- Campagne contre la discrimination
- Collectif de la presse féminine
- Groupe juridique
- Groupe cinéma
- Pouvoir féministe
- Groupe d'entraide
- Elle peut le faire
- Campagne de la Charte
- Femmes irlandaises
- Recherches
- Relations internationales

Centre d'aide aux femmes. 16 adresses locales où les femmes peuvent trouver de l'aide.

38 Earlham Street London WC2.
Tél : 836-6081.

C'est le centre des femmes : centre de coordination et d'informations ouvert chaque jour sauf les lundis et dimanches. Son local : une maison squatérisée, avec gaz, eau, électricité, téléphone.

Le **WORKSHOP** existe depuis 71. Son but : centraliser toutes les informations relatives au mouvement (nous avons remarqué un grand panneau où figurent les adresses des groupes londoniens). Au rez-de-chaussée, une salle regroupe les publications féministes, une salle de lecture, un coin pour la bouffe. A l'étage, un bureau, une salle de tirage, une salle de réunion.

Les femmes présents : les responsables, dont 4 permanentes, elles sont tirées au sort dans un grand chapeau à partir des volontaires qui y ont mis leur nom sur un petit papier. Ce tirage au sort a lieu en principe tous les ans à la suite d'une des réunions mensuelles qu'organise le collectif du Workshop. A la suite de chacune de ces réunions ouvertes à toutes est publié par le collectif un bulletin récapitulatif des discussions.

C'est sur qu'on aimerait bien tout vous raconter : le train, le bateau, comment on a fait la traversée avec une mer terrible, pendant que Danielle faisait des études comparées sur la respiration « orgasmique » et la respiration à adopter pour éviter d'utiliser les sacs en papier. Comment on s'est lancées à la découverte du mouvement anglais la semaine du jour de l'an avec très peu d'adresses mais beaucoup d'assurance : la solidarité des femmes ça doit exister... ça existe.

La folle traversée de Londres la nuit du réveillon au 2ème étage d'un bus d'où nous avons découvert, horrifiées, les Anglaises embrassant voluptueusement les bobbies, sur la bouche s'il vous plait, à Trafalgar-square, ce qui a poussé Marie-Françoise à demander à ses voisins si c'était une vieille tradition anglaise et pourquoi les hommes ne faisaient pas la même chose.... Comment on s'est retrouvées dans l'hotel le plus cher de notre vie... mais quelles baignoires, les copines, quelles baignoires, à une heure du matin on y était encore.

Et les tensions dans le groupe, les ratés, qu'il serait interessant d'analyser, mais ça c'est un autre article.

Mais il y a quelque chose dont on peut vous assurer, c'est que bien qu'on ait pris la pilule toutes ensemble, et de préférence dans les endroits publics, au cas où, on ne sait jamais, nous ne vous avons pas trahies, nous n'avons pas — au sens biblique du terme — connu d'hommes pendant ce voyage.

Et nous avons quand même réussi à nous faire sur le mouvement anglais quelques petites idées que nous vous livrons sous toutes réserves : nous sommes restées 5 jours, nous avons rencontré une demi-douzaine de femmes, il ne s'agit en aucun cas d'une enquete exhaustive, mais seulement d'une première approche.

UNE FEMME PAR JOUR

Rien que cinq jours mais quelle activité !
Nous avons rencontré :
lundi Barbara qui coordonne,
mardi les femmes du workshop qui centralisent,
mercredi Carmen qui découvre la solidarité des femmes,
jeudi Fiona qui milite,
vendredi Rose qui écrit.

D'après nos conversations, il nous a semblé que si les groupes de conscience sont toujours nombreux, le mouvement débouche sur d'autres perspectives : groupes autour d'un thème, d'un centre d'intéret ou d'une action.

Barbara nous a raconté une lutte très précise qui a eu lieu en 1973, sur les allocations familiales, lutte à laquelle les féministes anglaises se sont associées. Le gouvernement conservateur voulait transformer le système des allocations en leur substituant une déduction d'impôts. Le contrôle de cette somme d'argent échappait ainsi aux femmes et surtout cette mesure attaquait de front les travailleurs. Plus d'allocations pour ceux qui n'avaient pas de salaire. L'arrivée du gouvernement travailliste trancha la question en respectant le statut ancien.

Cette lutte a posé la question du salaire ménager... en meme temps que tous les problèmes que cette demande pose au mouvement des femmes.

Fiona, elle, nous a expliqué la lutte que des féministes ont menée autour de la Charte des femmes travailleuses.

Cela fait un an environ que la campagne autour de cette charte a commencé en Angleterre. L'initiative en revient aux syndicats ou plus exactement aux commissions femmes des syndicats où elle fut rédigée et discutée (le rôle des militantes du PC anglais fut important). Pour lancer la campagne, les syndicats ont organisé à Londres un meeting auquel des militantes du Women's Lib ont participé. Ce meeting a regroupé 200 personnes : une importante discussion a opposé les militants du PC aux féministes auxquelles se sont jointes des militantes d'organisations révolutionnaires. Les premiers proposaient une centralisation par les syndicats de la campagne, tandis que les autres appelaient à la constitution d'un comité plus large, prenant en charge la campagne. C'est sur ce désaccord que s'est terminé le meeting. Un comité provisoire se créait, cependant, malgré l'opposition du PC et des syndicats anglais.

Ce comité a organisé une première réunion qui regroupa une cinquantaine d'ouvrières et d'employées. Les discussions portèrent sur les revendications de la Charte (notamment celle pour l'égalité des salaires), mais aussi sur l'organisation de la campagne, la création de comités locaux pour la Charte. Ces comités se développèrent surtout au moment de la grève des infirmières et une coordination régulière (tous les 15 jours) fut mise en place. Affiches, tracts furent sortis.

La campagne pour la Charte a entrainé de vives discussions, aussi bien dans les organisations politiques (PC, International Socialist) que dans le Women's Lib. Elle est le premier instrument de liaison avec le mouvement ouvrier, consolidant de plus le courant socialiste du mouvement des libération des femmes.

Quant à Rose, elle nous a décrit comment « Red Rag » fonctionnait. Red Rag, le Chiffon Rouge, est écrit par un collectif de douze femmes dont six sont au parti communiste et six au mouvement de libération des femmes. Ce collectif se présente comme la rencontre de femmes de PC et de femmes marxistes du Women's Lib.

Red Rag sort tous les trois mois. Il est tiré à 3000 exemplaires. L'argent vient de souscriptions mais aussi de « parties » (fêtes où l'on danse) ou l'on vend des boissons par exemple (ces fêtes peuvent etre animées par des orchestres de femmes qui existent dans le mouvement) : elles sont annoncées dans l'équivalent de « l'Officiel des Spectacles » ! Le journal est vendu dans les kiosques : il n'y a pas de ventes militantes. Le collectif de Red Rag sort aussi des brochures et organise des réunions ouvertes pour en discuter.

Au cours de ces discussions, le mouvement anglais nous a paru assez largement éclaté. L'éclatement des groupes tenant le plus souvent au fait qu'il s'avérait difficile de travailler ensemble sur des bases politiques trop différentes. Ainsi, de nombreux groupes se sont constitués pour travailler sur un point précis et limité. Cette diversification des groupes a mis en évidence le fonctionnement imparfait du workshop.

En effet, certains groupes, notamment le courant socialiste, n'ont pas toujours pu ou su se servir du workshop comme centre d'information et de diffusion de leurs idées, de leurs combats. C'est ainsi que depuis deux ans les femmes de la tendance socialiste ont créé leur propre regroupement. Une conférence tous les 6 mois sur un thème (le dernier était relatif à la Charte), à la suite de cette conférence, un collectif est créé pour assurer la suite : compte-rendu, prochaine réunion. Le prochain thème prévu est la construction du mouvement.

Thème qui nous semble etre en fait une question tout aussi française qu'anglaise... Est-il possible d'amener les femmes du mouvement à une prise de conscience collective telle qu'elles puissent lutter sur un plan politique ? ...

CAMILLE DANIELE MARIE-FRANÇOISE
DANIELLE (du groupe 18ème)

sent LA MANCHE

LiNK Shrew Socialist Woman Rib WOMEN'S REPORT WOMEN'S VOICE

Date de parution du 1er numéro, diffusion, fréquence					
1973 2500-3000 Trimestriel Journal des femmes du parti communiste	1970 4000 Trimestriel Féministe	1970 5000 Trimestriel, bientôt mensuel. Marxiste révolutionnaire. Revue de l'International Marxist Group (section anglaise de la IVème Internationale).	1972 20.000 Mensuel Féministe socialiste, n'est aligné sur aucune organisation.	1972 2700 Bi-mensuel Féministe, aligné sur la gauche du mouvement	1972 7500 Bi-mensuel. Socialiste révolutionnaire, journal de l'International Socialist (courant proche de Lutte Ouvrière).
Orientation politique					
A travers des articles théoriques, des lettres de lectrices, des compte-rendus d'expériences, accroitre la conscience des femmmes et les encourager à participer aux campagnes qui les concernent en tant que femmes, montrer que les luttes de femmes font partie intégrante du combat politique plus large pour la démocratie et que seul le socialisme instaurera les bases de leur complète émancipation.	Permettre la communication entre les groupes de femmes et leur offrir l'occasion (et l'expérience) de produire un journal.	Se propose de donner une analyse marxiste révolutionnaire sur tous les aspects de l'exploitation et de l'oppression des femmes. Nous mettons l'accent sur les activités et les luttes que nous considérons comme des pas importants vers le renversement de la société et l'établissement des conditions préalables à l'égalité des femmes dans la société socialiste. La revue s'adresse au courant socialiste du mouvement et nous proposons des moyens pour rassembler les travailleurs militants politiques sur les problèmes des femmes. Nous croyons que la campagne pour la Charte des Femmes a un rôle important à jouer dans ce domaine.	Offrir aux femmes une possibilité de partager leurs expériences, de reconnaitre ce que nous avons en commun, de nous aider à comprendre pourquoi nous sommes ce que nous sommes et à réfléchir à ce que nous allons devenir. La revue reflète la conscience grandissante qu'il existe une culture et une histoire des femmes et ouvre une perspective féministe sur la société. Elle proteste contre l'oppression au travail, l'oppression légale, sexuelle et psychologique. Elle évite les compte-rendus sensationnels ou dogmatiques qui encouragent la complaisance et la passivité et empêchent les gens de penser par eux-mêmes.	A pour but d'offrir à toutes les femmes un service complet d'informations. Nos rubriques régulières traitent de la santé, de l'éducation, du travail, des livres étrangers. Nous avons un calendrier des événements à venir, des compte-rendus de meetings, tout autant que des articles plus longs sur les problèmes des femmes.	Essaie de relier les luttes des femmes contre l'oppression à la maison, au travail et dans la société en général, avec le combat de la classe ouvrière pour le socialisme. De nombreux groupes de femmes mécontentes de voir comment la société les traite, tout en attendant d'elles qu'elles la cautionnent, qu'elles se débrouillent avec moins d'argent, qu'elles acceptent calmement la hausse des prix, ne pensent pas que les syndicats puissent leur apporter quelque chose. Nous essayons de montrer que le seul moyen d'avancer est de rejoindre le combat général et de forcer le mouvement syndical et les syndicalistes masculins à faire des problèmes des femmes une question de principe. Sinon, les employeurs utiliseront les divisions pour faire éclater le mouvement.
Qui fait le journal ?					
Un comité de rédaction de 6 femmes du parti communiste.	Les groupes de femmes du centre de femmes du mouvement de libération à Londres.	Un comité de rédaction de membres de l'IMG. Les contributions de non membres y sont acceptées.		Un collectif.	Un comité de rédaction formé de femmes membres de l'IS. Articles de membres et de sympathisants, souvent des femmes qui n'ont jamais écrit.

Charte des femmes travailleuses

Nou décidons de nous mobiliser et de nous organiser pour imposer ces objectifs :

Suppression de la discrimination entre les sexes en matière de salaires. Des salaires négociés par les syndicats. Un salaire national minimum.

Des chances égales d'emploi et de promotion quel que soit le sexe et le statut familial.
Egalité en matière d'enseignement, formation professionnelle pour tous les jeunes travailleurs de 16 à 19 ans prise sur le temps de travail.

Mêmes conditions de travail pour les femmes et les hommes, sans détérioration des conditions actuelles.

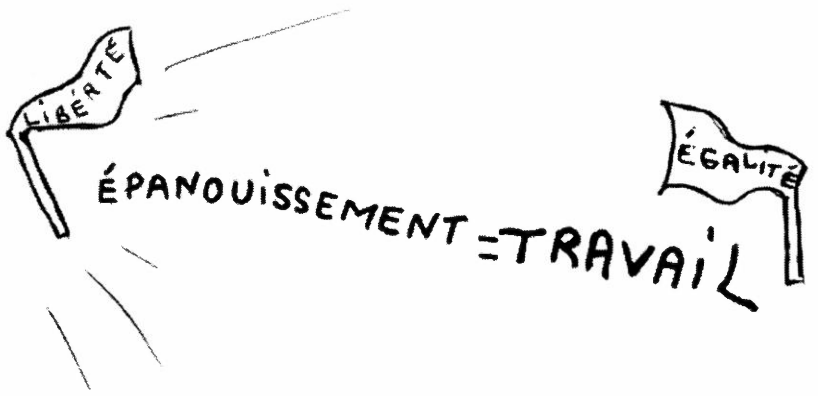
Abolition de toute ségrégation légale et bureaucratique en matière de locations, d'hypothèques, de rentes, d'impôts, de passeports, de contrôle concernant les enfants, de paiement de la Sécurité Sociale et des contrats d'achat.

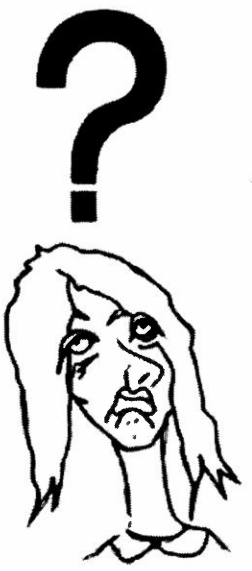
Pouvoir accru des collectivités locales pour la création de crèches gratuites aux horaires adaptés aux mères qui travaillent. Création de classes enfantines dans les crèches, davantage d'écoles de la petite enfance.

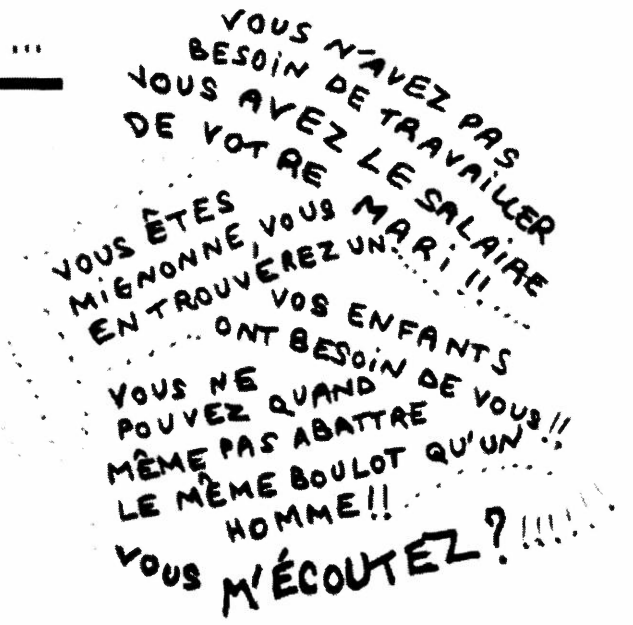
Un congé de maternité de 18 semaines intégralement payé avant et après la naissance d'un enfant vivant, 7 semaines après un enfant mort-né. Pas de renvoi pendant la grossesse et le congé. Aucune perte en ce qui concerne la sécurité de l'emploi, la salaire et les possibilités d'avancement.
Des cliniques de planning familial procurant une contraception gratuite dans toutes les localités. L'avortement gartuit facilement accessible.

Augmentation des allocations familiales accordées dès le premier enfant.
Il faut mener une campagne parmi les femmes, pour qu'elles participent davantage à la vie syndicale et politique et qu'ainsi elles puissent exercer une influence proportionnée à leur nombre, il faut lutter au sein des syndicats asculins pour qu'ils puissent eux aussi travailler à atteindre ces objectifs.

C comme chômage... C comme chômage... C comme...







A l'automne 74, le ministre du Travail, Durafour, déclarait à propos du chômage : « Les causes démographiques (les jeunes) et les causes sociologiques (les femmes) sont encore prédominantes par rapport aux causes économiques ».

Dans cette déclaration, on a tous les préjugés idéologiques qui courent sur le travail des femmes :

— l'idée que les femmes sont une couche sociale marginale, qui ne fait pas partie intégrante de l'ensemble de la main d'œuvre (rappelons que les femmes représentent 39 % de la population active) ;

— l'idée que les fonctions économiques fondamentales, nobles, mâles et qualifiées ne peuvent être occupées que par des hommes, des vrais, dans la force de l'âge ;

— l'idée que le chômage, tant qu'il ne touche que les femmes et les jeunes (c'est pareil pour les immigrés) n'est pas très inquiétant. Que le chômage augmente, ça c'est inquiétant, mais ce qu'on ne dit pas c'est que cette montée du chômage touche essentiellement les femmes (53 % de femmes parmi les chômeurs inscrits comme demandeurs d'emploi en mars 74, 54 % en juin et plus de 55 % en décembre d'après des statistiques très officielles).

En réalité, toutes les études concrètes sur les femmes et le travail montrent la prépondérance des facteurs économiques (c'est à dire des besoins du capital) par rapport aux charges familiales sur le comportement d'activité des femmes. C'est donc bien à des causes économiques, structurelles (l'organisation capitaliste du travail) et conjoncturelles (la crise actuelle) qu'est dû le chômage des femmes. Si donc dans la période actuelle de crise, les femmes sont le plus touchées par le chômage, c'est :

— parce que les secteurs où elles se trouvent sont eux-mêmes touchés par la crise et vont faire les frais de la restructuration en cours : secteur des industries traditionnelles comme le textile, l'habillement ; les industries de consommation très sensibles à la conjoncture, les industries alimentaires, conserveries, etc. ;

— parce que la plupart des femmes occupent les emplois non qualifiés du tertiaire, qui sont les plus inducteurs de chômage ;

— parce qu'en période de crise on licencie prioritairement les femmes, ce qui permet de dire justement que la crise n'est pas grave puisqu'elle n'atteint que ceux qui sont considérés comme des travailleurs à part entière, les hommes. Mais quand on commence à licencier en masse les femmes, les jeunes et les immigrés, c'est bien le signe que la crise est là.

Etre au chômage, c'est être officiellement inscrite comme demandeuse d'emploi dans une Agence Nationale Pour l'Emploi. Théoriquement, l'ANPE a pour rôle de fournir des emplois aux demandeurs d'emploi. En réalité, tout le monde sait qu'on a très peu de chances d'en trouver car ceux qui sont proposés, vu les conditions de travail et de salaire souvent proches du SMIC, sont inacceptables. Les ANPE satisfont 30 % des demandes d'emploi. Alors on y va pour préserver ses droits à la Sécurité Sociale et aux allocations de chômage. La loi du 14 octobre 74 sur la garantie de 90 % du salaire en cas de licenciement collectif, en excluant tous les hors-statuts (vacataires, intérimaires...), exclut de nombreuses femmes. De plus, pour conserver ses droits, il faut faire la preuve qu'on est bien sans emploi et aller pointer souvent dans un autre endroit que l'ANPE. La plupart du temps, il faut attendre longtemps avant de recevoir le montant des allocations et, pendant ce temps, il faut continuer à vivre, et les prix continuent à augmenter.

L'ANPE a aussi pour rôle d'envoyer les gens en recyclage. La formation est théoriquement mixte, mais les débouchés n'existent pas. Et on continue à faire passer aux adolescentes des CAP de couturières ! Pour les femmes, c'est encore la dactylo qui fait l'essentiel de la formation.

Il faut noter qu'une femme sans qualification ne trouve un emploi que comme conditionneuse ou manutentionnaire, que 70 % des femmes demandent un emploi dans le tertiaire (qui n'offre que 30 % des emplois), que nulle part il n'y a de créations d'emplois.

En réalité, les ANPE ne touchent que 30 % des femmes qui cherchent un emploi. C'est là que se pose un problème fondamental : pour être sans emploi, c'est à dire **sans salaire**, il n'est pas nécessaire d'être recensée au chômage officiel. Ceci est une situation commune aux jeunes, aux immigrés et aux femmes. Mais pour les femmes, le problème se pose de manière spécifique car il est impossible de déterminer la limite entre les femmes officiellement chômeuses et celles qui ne sont pas recensées comme telles mais qui sont sans emploi et sont tout simplement chez elles en attendant d'en trouver un.

JEANINE est une privilégiée. Tous les matins, elle se lève à 5 heures du matin, se prépare, emmène son enfant de 18 mois chez sa voisine et part à la clinique où elle est femme de service. Là, durant 8 heures, elle lavera, frottera, apportera les repas, fera les lits...

Jeanine est une privilégiée parce qu'elle a eu la chance d'avoir du travail en cette période de chômage. C'est une privilégiée parce qu'elle a pu élever son enfant 12 mois et n'a pas attendu les 16 mois fatidiques qui lui auraient fait perdre ses droits à la Sécurité Sociale. C'est une privilégiée parce qu'elle est allée à l'Agence Nationale pour l'Emploi, que là on l'a inscrite sur une liste, on lui a dit de revenir, comme ça ça éviterait que son dossier aille rejoindre l'immense tas de dossiers en attente, que son dossier reste « dans le flux » comme on dit. Elle a insisté, elle s'est cramponnée. L'ANPE a téléphonné à l'agence Simonet qui centralise les offres d'emplois pour l'Action Sanitaire et Sociale. Bien sûr, elle a quand même hésité quand elle a su qu'elle ne gagnerait que le SMIC, qu'elle ne pourrait pas faire valoir l'acquis de son travail précédent. Elle a fait un calcul, elle allait perdre l'allocation de salaire unique, mais ils en avaient un besoin urgent chez eux de son salaire, si maigre soit-il...

Beaucoup de femmes ne s'inscrivent pas au chômage pour diverses raisons :

— beaucoup ne connaissent pas leurs droits et ne vont pas s'inscrire dans le délai d'un mois après leur licenciement et perdent ainsi la Sécurité Sociale et leur droit aux allocations de chômage ;

— beaucoup savent qu'elles ne trouveront aucun emploi acceptable dans les ANPE et cherchent par leurs propres moyens ;

— il y a toutes celles à qui une inscription au chômage n'apportera rien :

. les femmes à la recherche d'un premier emploi,

. les femmes qui ont quitté leur emploi pour élever des enfants, qui n'ont plus droit ni à la Sécurité Sociale ni aux allocations, même si elles ont travaillé pendant plusieurs années, et qui sont de nouveau à la recherche d'un emploi.

Beaucoup de femmes, même inscrites au chômage, ne bénéficient pas des allocations. Quant à toutes les autres, évidemment, elles n'ont droit à aucune ressource. Ce problème est à relier au fait que le salaire des femmes est encore considéré, non seulement par les patrons, mais aussi, malheureusement, par leurs camarades de travail hommes, par leurs maris, etc., comme un **salaire d'appoint**.

Mais pour nous, ce salaire n'est pas un salaire d'appoint.

Ce salaire nous est aussi essentiel qu'à n'importe quel individu de sexe masculin, d'abord parce que beaucoup de femmes, qu'on oublie trop souvent, vivent seules, avec ou sans enfant, et aussi parce que l'indépendance économique est une nécessité fondamentale pour le développement des luttes de femmes. Pourquoi les femmes devraient-elles éternellement dépendre du salaire de quelqu'un d'autre ? Sans compter que cette dépendance économique et le chantage des hommes à ce sujet est un frein énorme à la lutte des femmes.

Le manque d'argent qui est la conséquence de ne pas avoir d'emploi touche d'autant plus durement les femmes dans la situation actuelle d'inflation, de hausse continue des prix. En effet, le plus souvent, ce sont les femmes qui gèrent le budget familial et c'est à elles de se débrouiller pour boucler les fins de mois, ce qui entraîne un surcroît de travail à la maison. Par exemple : faire la lessive soi-même plutôt que de la donner à une blanchisserie ; garder les enfants plutôt que de payer une crèche, une nourrice ; calculer au plus juste pour ne pas utiliser trop de gaz ou d'électricité, non pas pour faire plaisir au gouvernement dans le cadre des économies d'énergie, mais dans la perspective des quittances qui sont toujours les mêmes, qui augmentent même, qu'on ait du fric ou pas.

DU COTE DU GOUVERNEMENT

Pour le moment pratiquement rien en faveur des femmes au niveau de l'action gouvernementale, sinon des projets encore imprécis sur le salaire des mères célibataires, sur la flexibilité des horaires pour tous. En revanche, pour des « raisons financières », il n'y aura pas d'effort dans le domaine des allocations de chômage pour les femmes.

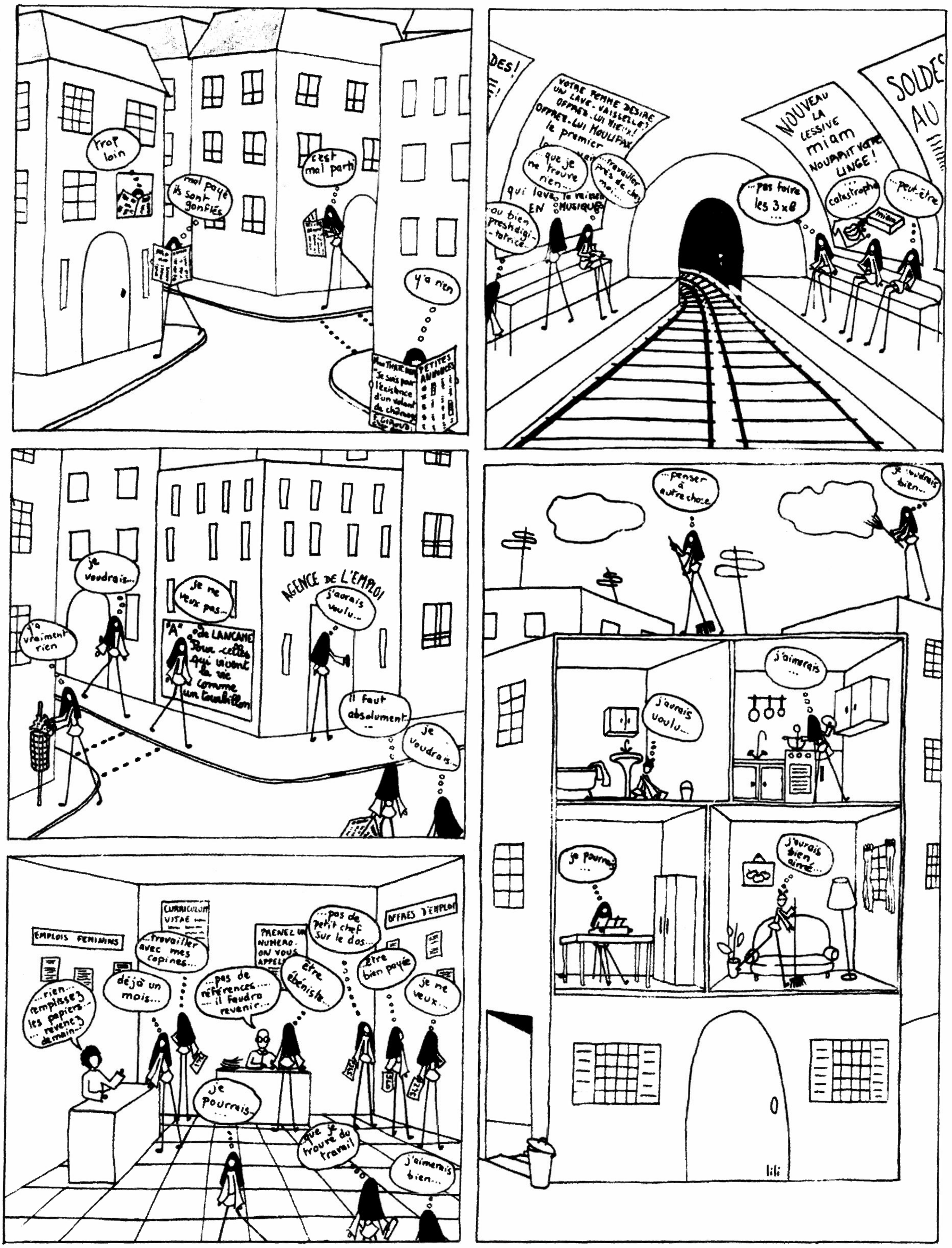
Et puis il y a le fameux problème Giroud-Veil, problème qu'il faut poser à deux niveaux :

— le plus évident, c'est que leur image de marque, soigneusement construite, se situe bien dans la politique de démagogie systématique du gouvernement Giscard. Leur influence n'est pas pour autant à négliger ;

— mais aussi le fait de mettre en avant ces deux femmes, **c'est significatif d'autre chose : d'un changement d'orientation de la politique de la bourgeoisie vis à vis des femmes.**

Il existe un Comité du Travail Féminin, organisme officiel du Ministère du Travail, dont le rôle est de faire des enquêtes, des rapports sur la structures de l'emploi des femmes et de proposer des solutions structurelles pour résoudre les problèmes de l'emploi des femmes. Giroud a déclaré qu'elle comptait s'appuyer sur lui pour mener sa politique, ce qui semble prouver que les solutions qu'il propose ne sont pas à négliger. Le but, à long terme, c'est d'éliminer les archaïsmes de l'emploi féminin et donc d'une partie des structures de l'économie, afin de rentabiliser au maximum l'énorme potentiel de main d'œuvre que représentent les femmes, en restructurant les secteurs industriel et tertiaire. Il s'agit de développer les industries de pointe qui emploient beaucoup de femmes, comme les industries électriques, chimiques, etc. Ce type d'industrie favorise la qualification des emplois et le maintien des femmes dans l'activité après la naissance des enfants ; et aussi l'urbanisation et le développement des emplois tertiaires. Dans les régions peu industrialisées, les femmes ne trouvent pas d'emploi, et l'exode des femmes favorise le

Les Pétroleuses B.P. 25-75 860 Paris Cédex 18. C C P de Source N° 34 117 36.
directrice de publication : Michèle Descolonges. (Imp. : Les Imprimeurs dibres).



IDEOLOGIE ET BESOINS ECONOMIQUES

On sait que l'idéologie petite-bourgeoise du travail culpabilise les mâles au nom du sacro-saint principe « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Cette culpabilisation a pour but de convaincre les chômeurs qu'ils ne sont pas des travailleurs à part entière, ce qui permet de minimiser les risques de révolte, d'organisation et de lutte des dits chômeurs.

Pour les femmes, pas besoin de ça. Ne pas travailler étant considéré comme naturel, quand une femme perd son emploi, c'est normal qu'elle rentre à la maison s'occuper de la bouffe et des gosses.

C'est merveilleux de voir comment quand on a besoin des femmes dans l'enseignement et dans la santé par exemple, on a idéalisé les qualités « féminines » de douceur, de dévouement, d'instinct maternel que ces métiers, n'en doutons pas, exigeaient. Et maintenant que la crise exige qu'on emploie les hommes en priorité, qu'on évince les femmes de l'enseignement, et qu'on embauche de plus en plus d'infirmiers, on s'aperçoit brusquement que la mâle autorité a sur les enfants un bien meilleur effet que la douceur maternelle, que le métier d'infirmier est un bien dur métier pour une pauvre femme fragile et que soulever un malade est bien un travail d'homme, car il faut avoir des muscles, et que le dévouement bien féminin, pour ça, cela ne suffit pas.

Tout ça laisse rêveuse... Est-ce qu'après tout on ne pourrait pas en tirer comme conclusion que peut-être les dites qualités féminines ça n'existe pas et que c'est une invention bien utile pour certains ?

dépeuplement, ce qui coûte très cher. C'est donc un moyen de faire des économies que de créer des emplois industriels sur place.

Dans ce cadre d'intégration totale des femmes à la main d'œuvre, il s'agit aussi de trouver des solutions permettant d'« harmoniser » le mieux possible (c'est à dire de la façon la plus rentable pour la bourgeoisie) leur travail ménager et leur activité professionnelle.

Il résulte de tout ça que **la politique de la bourgeoisie n'est pas axée sur le retour massif des femmes au foyer, mais bien sur la rentabilisation des femmes dans des perspectives de restructuration économique.** D'autant que la démagogie ne suffit pas à expliquer les déclarations de Giroud, ni surtout son enquête au sujet des femmes qui travaillent dont les résultats vont dans le sens de la politique qu'elle veut mener. Ce sondage, qui n'a été fait que parmi les femmes qui ont déjà un emploi, montre que beaucoup préfèrent travailler à l'extérieur plutôt que de rester à la maison.

Il s'agit pour le gouvernement de jouer sur deux tableaux à la fois :

— d'une part, profiter dans la période actuelle de crise et de montée du chômage, de la situation existante de traditionnelle infériorité des femmes sur le marché du travail, qui fait que le chômage les touche en priorité et que beaucoup rentrent dans leur foyer sans rien dire ;

— d'autre part, commencer à mettre en place de nouvelles structures économiques, afin de pouvoir, quand la crise sera surmontée, intégrer à part entière la main d'œuvre féminine en la rentabilisant.

FRANÇOISE est elle aussi une privilégiée. Elle était architecte. Elle travaillait dans le bâtiment sur les chantiers et le bâtiment, comme on sait, est un des secteurs les plus touchés par le chômage, et puis ce n'est pas encore très courant une femme sur un chantier, alors ce sont les premières licenciées et les dernières réembauchées.

Elle est allée à l'ANPE et là, en cherchant bien, on lui a conseillé un recyclage en « béton armé ». Bien sûr, il n'est pas certain qu'elle trouvera du travail une fois formée, mais c'est la seule chance de s'en sortir, car quand on cumule deux handicaps (être femme et travailler dans le bâtiment) il faut savoir trouver le moyen de se rendre indispensable...

Quant à nous, puisque c'est nous, les femmes, qui faisons les frais de la crise, nous sommes les plus atteintes par la montée du chômage, c'est à nous de prendre en main la lutte pour faire payer le plus cher possible au capital sa propre crise. Nous lutterons sur tous les terrains où nous subissons l'exploitation capitaliste :

— à l'usine, au bureau, en luttant contre les licenciements, d'autant plus que ça veut dire pour celles et ceux qui restent une augmentation des cadences et de la productivité ;

— au niveau du chômage, pour exiger la garantie des ressources pour tous sans restrictions (à noter qu'il existe dans le Nord des comités de chômeuses) ;

— au niveau de la vie quotidienne, en refusant la hausse des prix (formes d'action à discuter : actions dans les grands magasins, par exemple) ; en exigeant la construction d'équipements collectifs pas seulement pour pouvoir mieux travailler, mais surtout pour avoir un peu plus de temps libre pour vivre, lutter, etc.

CHIFFRES... CHIFFRES...

Près de 9.000.000 de femmes dans la population active, soit près de 39 % de l'ensemble de cette population active.

La population active masculine a diminué entre 1972 et 1973 : — 17.500. La croissance de la main d'œuvre française repose essentiellement sur l'augmentation du nombre de femmes actives : + 150.000.

Entre mars 72 et mars 73, 900.000 femmes sont arrivées sur le marché du travail dont 450.000 femmes au foyer. On assiste à la généralisation de la demande d'emploi des femmes qui touche surtout les femmes mariées.

Les femmes représentent 55 % des demandeurs d'emploi officiellement recensés :

1) Le chômage touche surtout les femmes jeunes de moins de 25 ans. 64 % des demandeurs d'emploi de moins de 25 ans sont des femmes en octobre 74.

2) Les femmes de 25 à 39 ans, en majorité mariées avec des enfants, représentent la moitié des demandeurs d'emploi de la tranche d'âge.

70 % des femmes demandent un emploi dans le tertiaire (38 % d'hommes) ; or, le tertiaire ne représente que 30 % du nombre des offres d'emploi.

Depuis un an, renversement de la situation relative des hommes et des femmes face au placement. L'accès à l'emploi est maintenant plus difficile pour les femmes. Nombre de chômeurs qui restent plus de 6 mois sans emploi :
Déc. 73 F : 24 %, H : 26 %.
Mars 74 : F : 29,2 %, H : 27,5 %.

La formation professionnelle concerne très peu de femmes :

9,5 % de femmes parmi les stagiaires de l'A.F.P.A. en 73.

20 % de femmes dans les centres de formation professionnelle conventionnés par l'Etat.

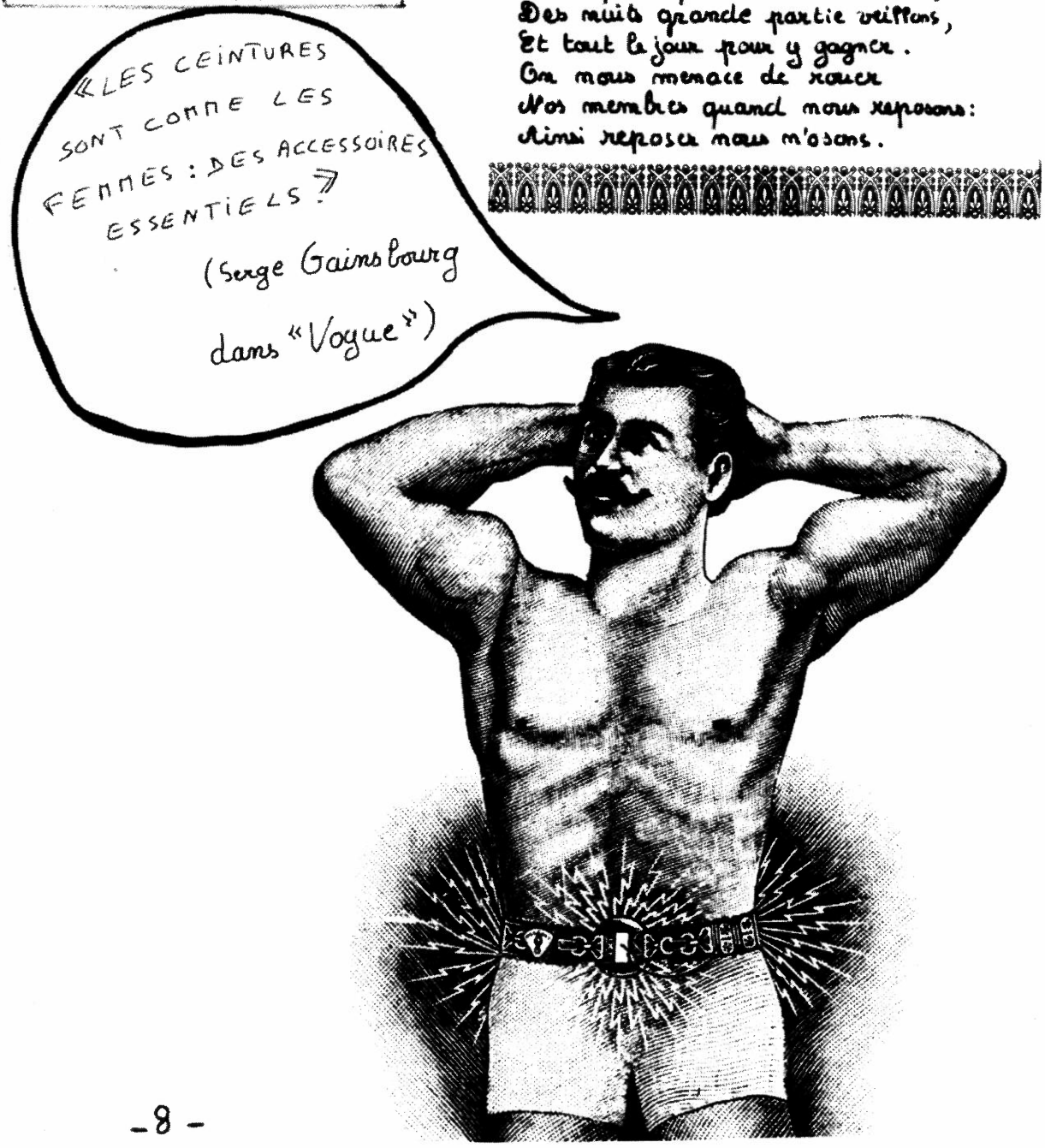
Extrait d'une circulaire du Ministère de l'Education Nationale à propos de la formation continue des femmes :

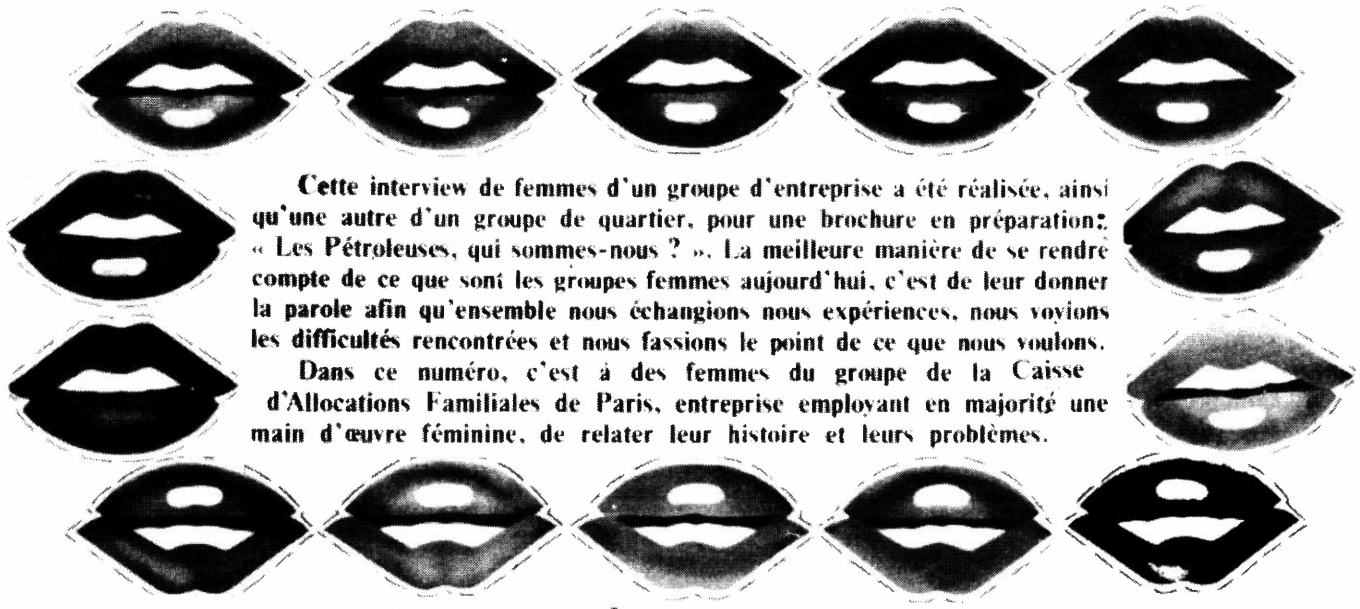
Il s'agit de mener « sûrement » les femmes à un emploi, mais « il est précisé que cet emploi sera le plus souvent un emploi rémunéré (merci monsieur le ministre !), mais qu'il est également souhaitable de prévoir des actions de formation en vue de la qualification utilisables au plan de la collectivité dans une ACTIVITE BENEVOLE (!) ou à temps partiel »...

Chanson des soyeuses

(moyen-âge)

De fil d'or et de soie ouvrait,
Chacune, au mieux qu'elle pouvait
Mais telle pauvreté avait
Que, aux coudes et aux mamelles
Des robes étaient en dentelles
Et les chemises aux dos sales
Des cous grêlés, visages pâles
De faim et de malaises avaient;
Toujours draps et soies tisserons
Et n'en serons pas mieux vêtues,
Toujours seront pauvres et nues
Et toujours faim et soif aurons;
Jamais tant gagner ne saurons
Que mieux en aurons à manger;
Du pain en aurons sans changer
Au matin peu et au soir moins;
Car de l'ouvrage de nos mains
N'aura chacune pour son vivre
Que quatre deniers de la livre,
Et de cela ne pourrons pas
Assez avoir viande et draps;
Car qui gagne dans sa semaine
Vingt sous n'est mis hors de peine.
Et bien, sachez-le donc, vous tous,
Qu'il n'y a celle d'entre nous
Qui ne gagne vingt sous au plus.
De cela serait riche un duc !!
Et nous sommes en grande misère,
Mais s'enrichit de nos salaires
Celui pour qui nous travaillons;
Des nuits grande partie veillons,
Et tout le jour pour y gagner.
On nous menace de raser
Nos membres quand nous reposons:
Ainsi reposer nous n'osons.





Cette interview de femmes d'un groupe d'entreprise a été réalisée, ainsi qu'une autre d'un groupe de quartier, pour une brochure en préparation: « Les Pétroleuses, qui sommes-nous ? ». La meilleure manière de se rendre compte de ce que sont les groupes femmes aujourd'hui, c'est de leur donner la parole afin qu'ensemble nous échangions nous expériences, nous voyions les difficultés rencontrées et nous fassions le point de ce que nous voulons.

Dans ce numéro, c'est à des femmes du groupe de la Caisse d'Allocations Familiales de Paris, entreprise employant en majorité une main d'œuvre féminine, de relater leur histoire et leurs problèmes.

des femmes du groupe de la CAF

➢ Comment le groupe s'est-il formé .

C'est à partir d'une proposition ratée faite pendant une grève, la grève de la Sécurité Sociale en 1973. Parmi les commissions qui devaient animer la grève (popularisation...) on a proposé une commission femmes. Mais cela a été très mal accueilli, la réponse étant : «ce n'est pas le moment maintenant, il y a des choses plus urgentes à faire ». Mais cette idée de faire quelque chose sur l'oppression des femmes était restée dans les têtes...

Quand le film « Histoire d'A » est sorti, quelques filles ont pensé serait intéressant de le faire passer sur la boîte pour ouvrir le débat sur le problème des femmes et pour créer ensuite un groupe femme. Cette projection a été possible par l'intermédiaire du Comité d'Entreprise. Les femmes ont constitué le groupe de préparation à cette réunion-film-débat et ont posé le problème de la création d'un groupe femmes, s'il devait être mixte ou non.

Ce qui est curieux, c'est que ce sont celles qui avaient le plus envie de parler de leurs problèmes personnels qui voulaient que le groupe soit mixte, je crois qu'il y avait un peu le désir d'avoir des spectateurs peut-être.

Finalement, le groupe s'est déterminé à être non mixte.

➢ Pourquoi avez-vous préféré former un groupe non mixte ?

~ Il y avait d'abord un problème d'expression, on avait peur qu'il se recrée la même situation que partout, c'est à dire que ce soit les hommes qui parlent le plus.

~ Il y avait aussi le fait de dire : même si on parle, on ne parlera pas de la même façon si on est avec des hommes ou si on est uniquement entre femmes.

~ Peut-être que c'est une première étape, on verra...

➢ Dans quelle perspective s'est créé le groupe ?

Tout de suite on a lié deux aspects : d'une part, les discussions sur le vécu personnel, d'autre part les apparitions à l'extérieur. Le fait qu'on ait commencé en passant « Histoire d'A » (films réalisé par le MLAC sur la réalité de l'avortement en France et la pratique du MLAC) est déjà un choix, une orientation. En effet, tout ce qu'on pouvait dire, découvrir entre nous sur l'oppression de la femme, on voulait le répercuter à l'extérieur.

➢ Quelles sortes d'apparition avez-vous faites depuis la projection d'Histoire d'A ?

Il y a d'abord les actions qui se font par l'intermédiaire du Comité d'Entreprise, comme par exemple une exposition faite par la Thomson sur la condition de la femme. Ce sont celles d'entre nous qui sont syndiquées qui en ont fait les propositions au CE. Il y a les tracts, c'est surtout pour faire se poser des questions aux gens dans toute la boîte.

➢ Qu'est-ce que vous mettez dans les tracts ?

~ Après celui appelant au film, il y a eu un tract expliquant pourquoi on voulait créer un groupe femmes. Puis un autre sur l'avortement appelant à une manifestation du MLAC, fait d'ailleurs en commun avec des organisations politiques présentes sur la boîte : la GOP, Rouge, Lutte Ouvrière. On en a fait aussi à propos de la vie politique : pendant les élections présidentielles il y en a eu un sur les déclarations des femmes des candidats, pour montrer déjà quel est le rôle, l'image de la femme au niveau présidentiel.

~ On a fait aussi des réunions-débats, mixtes, qui permettaient de toucher et de contacter plus directement les femmes, de les inviter au groupe.

➢ Pendant les réunions du groupe, vous discutez aussi de votre vécu ?

~ On n'a pas fait énormément de discussions préparées, c'étaient surtout des discussions spontanées.

~ Mais on a quand même discuté à fond sur plusieurs thèmes : le problème du couple, la maternité, l'éducation des gosses, la vie en communauté. Ce qui est bien c'est qu'on s'impliquant dans ces discussions, on ne parlait pas « en général », et ce n'était pas non plus le déballage pour le déballage, qui ne permet pas d'aller un peu plus loin.

➢ Avez-vous eu l'impression que ces discussions sont utiles, qu'elles débouchent sur quelque chose ?

Oui, il y a un cheminement, par exemple à propos de la discussion sur l'instinct maternel, ça a obligé celles pour qui c'était pas évident à préciser leur pensée et vice versa.

➢ Est-ce que ces discussions sur le vécu vous amènent à aborder tel problème de façon plus théorique ?

Cela dépend : pour la discussion sur l'instinct maternel, oui. Mais quand on a discuté sur le couple, il y avait tellement d'expériences, de situations différentes, que c'en est resté au niveau de l'échange et de la discussion sur des cas particuliers.

➢ Est-ce que vous faites le lien entre les situations que vous vivez et l'organisation actuelle de la société, les contraintes qu'elle impose et ce qu'il faudrait détruire pour permettre l'émancipation des femmes ?

~ Même si on ne le dit pas explicitement à chaque fois, en fait chacune d'entre nous pense qu'il faut changer les structures de la société.

~ Ce qui est sûr, c'est qu'on est toutes convaincues que les équipements collectifs gratuits, l'éducation collective des enfants changeraient le genre de vie que nous menons. C'est une condition pour qu'on puisse avoir de nouveaux rapports avec les hommes et une autre place dans la société. Cela, on l'a écrit dans plusieurs tracts.

➢ Puisque vous êtes un groupe femmes d'entreprise, se pose concrètement le problème de la surexploitation des femmes dans le travail et donc de vos rapports avec les syndicats...

D'abord, bien qu'on soit en majorité syndiquées (aussi bien à la CGT qu'à la CFDT) il n'y a pas de commission femmes syndicale. Pour l'instant, ce n'est pas forcément très possible de poser les problèmes des femmes dans le syndicat, étant donné le peu de traditions en la matière et les difficultés du travail syndical en général.

➢ Cependant, n'est-ce pas important de faire prendre en charge par le syndicat les revendications concernant directement les femmes, c'est à dire liées au fait qu'elles ont actuellement une double journée de travail (à l'entreprise et à la maison), d'autant plus que 80 % du personnel est féminin à la CAF ?

Oui, c'est vrai, c'est important. Et le groupe femmes ne doit pas se substituer au syndicat dont c'est le rôle de mener les luttes concernant l'exploitation des travailleuses. Puis, en plus, ce besoin d'être dans une commission femme syndicale a commencé à se faire sentir concrètement quand la CGT a mis en avant des revendications comme : que les femmes puissent arriver plus tard et partir plus tôt à cause des enfants, etc.

➢ Tu as dit tout à l'heure que la majorité du groupe était syndiquée. Y a-t-il alors une coupure totale entre l'action en tant que femme (du groupe femmes) et l'intervention syndicale ?

Un peu, mais c'est d'abord dû au fait que le travail syndical « ordinaire » pompe déjà pas mal de notre énergie et de notre temps. Et puis, on s'est surtout orientées depuis le départ sur les problèmes d'oppression tout court et sur le problème de l'avortement et la contraception, plus que sur le lien oppression-exploitation.

➢ Et toi, C., tu es dans le groupe femmes, mais tu n'est pas syndiquée, pourquoi ?

C'est parce que c'est au sein du groupe femmes qu'on peut faire quelque chose. Les syndicats ne font pas grand chose pour les femmes.

➢ Comment vous situez-vous par rapport aux Pétroleuses, à la coordination des groupes parisiens ?

On est allées à la coordination depuis le mois de mai dernier et c'est en général toujours les mêmes filles qui y vont.

➢ Qu'est-ce que vous attendez d'une coordination ?

Je crois qu'il y a deux choses : d'une part c'est un lieu où on coordonne les activités centrales, d'autre part ce doit être un lieu d'échanges d'expériences entre les groupes. Mais il est sûr qu'il est aussi très important pour nous de rencontrer d'autres groupes d'entreprise, comme on a commencé à le faire récemment, parce qu'on a des problèmes communs spécifiques, par exemple celui d'une commission femmes syndicale.

➢ Est-ce que les initiatives centrales, pour Eva Forest, par exemple, vous paraissent trop plaquées par rapport à la vie du groupe ? Est-ce que cela vous intéresse d'en parler sur votre entreprise ?

~ Parfois, on n'a pas le temps, soit de discuter de ces initiatives, soit d'y participer, mais ce n'est pas parce qu'on y est opposées !

~ Cependant ce genre d'initiatives peut ne pas être compris, cela peut restreindre inutilement notre audience, enfin, il faut voir...

➢ Avez-vous discuté dans le groupe le problème des liens entre l'oppression des femmes et la lutte des classes, quelle est votre position par rapport aux Pétroleuses, tendance lutte de classe du MLF ?

On ne s'est jamais dit tellement qu'on était Pétroleuses, on n'a jamais discuté à fond. Mais c'était quand même une option qui rassemblait au départ un certain nombre de femmes, implicitement... et même dans les tracts qu'on sortait, c'était explicite ! Il faut voir cependant que toutes les femmes qui sont passées dans le groupe n'étaient pas spontanément « Pétroleuses »...

➢ Et le journal des « Pétroleuses », est-ce que vous le lisez est-ce que vous le vendez ?

Bien sûr, on le lit, mais on s'est posé la question de le vendre ouvertement dans l'entreprise. Car alors, cela nous fait apparaître d'emblée comme un groupe Pétroleuses, ce qu'on n'est pas réellement, aussi on ne l'a pas encore fait, c'est en discussion. De plus, il faut aussi discuter du contenu du journal, qui doit être une image de marque du mouvement.

➢ Quelle est votre audience et votre place parmi les femmes de l'entreprise ?

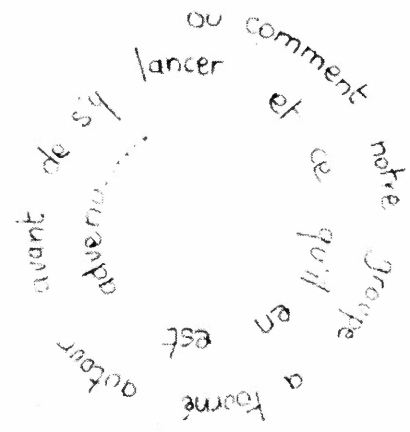
~ C'est sûr, on est quand même marginales, en général, on n'a pas d'enfants, on est célibataires, on a moins de 30 ans... on a donc un style de vie et des préoccupations très différentes.

~ Ah si, moi je me sens souvent exclue car je ne suis pas d'accord avec ce qu'elles disent, ce n'est pas mes préoccupations.

~ Mais dans les réunions-débats, on touche des femmes différentes. D'autre part, si les femmes mariées, qui ont des enfants et qui ne sont plus très jeunes ne viennent pas au groupe lui-même, c'est que cela représente quelque chose de fantastique dans la prise de conscience de l'oppression de la femme : en effet, ce n'est pas évident de dire un jour à son mari : « Eh bien non, ce soir tu t'occuperas du dîner et des enfants, moi j'ai une réunion de groupe femmes », quand pendant 20 ans on s'est occupées tous les soirs du dîner du mari et des enfants. Que le mari sorte à ses séances de sport ou non. C'est donc un travail de longue haleine que de toucher ces femmes-là et de les amener au groupe.

~ Nous ne sommes pas très nombreuses pour l'instant, mais on forme maintenant un noyau plus solide que l'an dernier, où beaucoup de femmes étaient passées, une ou deux fois, par curiosité... Le groupe est vraiment pris en charge par toutes, on a plus de chances de s'agrandir, sur des bases plus claires.

ORGASME



le deuxième grand mot était lâché

La sexualité, le grand mot est lâché.

Dans notre groupe, la discussion a eu du mal à démarrer. Depuis 5 à 6 mois, il en était question à propos de la séduction, de la jalousie, à propos de la rencontre de Bièvres, mais les débats s'engageaient vers 11 heures... et curieusement, quand cela était prévu, nous parlions d'autres choses...

un démarrage provoqué

A 8 h 30 la prochaine fois, on commence !
Et on a commencé... mais par un long détour :

— « Pourquoi nous, femmes « en cours de libération », nous sentons-nous gênées d'avoir des rapports sexuels pendant nos règles ? ».

Des réponses en vrac :

— « Ça empêche 'certaines caresses' » !
— « Ça salope les draps » !
— « Ça peut gêner l'homme ».
— « Cela introduit une dimension inesthétique dans les rapports » !

Chacune essayait de rationaliser son propre refus, son propre dégoût.

Certaines ont critiqué les réponses avancées :

— « Les taches de sang sur les draps ne sont pas sales, pas plus que les taches de sperme en tout cas ».

Il faudrait se débarrasser de l'idée de salete attachée à la menstruation.

— « Si cela gêne l'homme, c'est son problème, c'est à lui d'en faire part. Nous pouvons discuter, mais nous n'avons pas à le prendre en charge ».

Cette dernière remarque a fait réagir l'une d'entre nous :

— « C'est une attitude sexiste : cela revient à répéter les rapports classiques où l'on ne prend jamais l'autre en considération ».

Il nous est apparu que cette gêne par rapport aux règles est souvent surmontée avec le ou les partenaires habituels, mais qu'elle devient particulièrement aigue dans le cas d'un premier rapport où l'on cherche à séduire avant tout. On désire être belle, propre, plaire.

Les règles font encore partie de l'arsenal qui nous diminue. L'une d'entre nous a précisé :

— « Mais si le rapport ne doit pas avoir de suite, alors ça n'a aucune importance » !
—« Est-ce que vraiment une rencontre sans suite vaut le coup, car nous sommes nombreuses à dire que dans ces rapports fortuits nous n'éprouvons aucun PLAISIR » !

Nous nous sommes donc mises à parler du plaisir.

Une question préalable posée par deux d'entre nous :

— « D'après notre expérience personnelle et de multiples allusions dans des discussions ici et là, l'orgasme vaginal existe-t-il ou n'est-ce pas un formidable bluff ? ».

La question est presque directe. Elle veut dire : y en a-t-il parmi nous qui atteignent l'orgasme vaginal, parce que nous, on connaît pas ! Et on n'a pas rencontré beaucoup de filles qui connaissent.

Des « non », quelques « oui », beaucoup de signes de tête affirmatifs ou négatifs.

Nous sommes nombreuses, une vingtaine, et beaucoup qui viennent d'arriver au groupe ne parleront pas. La discussion s'engage sur la notion d'orgasme vaginal. Même celles qui avaient répondu « oui » expliquent qu'il est difficile de dire que l'orgasme est purement vaginal, que les sensations partent du clitoris, que le vagin n'étant pas innervé il ne peut en être autrement.

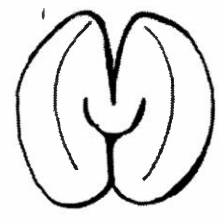
Y a-t-il vraiment deux sortes d'orgasmes, vaginal et clitoridien ? Nous avons toutes un jour ou l'autre lu un manuel de sexualité féminine (écrit par un médecin homme, bien entendu), où il était affirmé qu'il y avait des femmes « vaginales », d'autres « clitoridiennes », ces dernières étant celles qui n'avaient pas pu devenir de « vraies femmes » et souffraient encore de « l'envie de pénis », elles n'acceptaient pas leur féminité.

une description courageuse !

Nous avons essayé de nous mettre d'accord sur une description de l'orgasme clitoridien, tel que nous le connaissons par la masturbation : des stimulations érotiques, des fantasmes, des caresses particulières (frottement, pression...) provoquent une chaleur de plus en plus précise jusqu'au déclenchement de quelques spasmes rapides et successifs, accompagnés d'un vif plaisir, suivi d'une décontraction et en général d'un sentiment de bien-être.

En général, parce que nous ne sommes pas toujours débarrassées d'un sentiment de culpabilité, d'une certaine gêne (le plaisir au rabais ?). Certaines ont commencé très tard à se masturber... Après 20 ans. D'autres, très jeunes, mais ont été souvent violemment réprimées par leur famille. Il en reste quelque chose... Evidemment, cet orgasme, un partenaire peut nous le faire atteindre par ses caresses, ses baisers, avant ou après le coït.

D'ailleurs, le coït peut s'accompagner d'un certain plaisir ou d'aucune sensation. Mais la question précise est la suivante : ces sensations de tension-relâchement-plaisir, que nous savons bien reconnaître, certaines d'entre nous ne les obtiennent pas pendant le moment qui s'étend (!) de la pénétration à l'éjaculation du partenaire.



MYTHE

OU

REALITE ?

une définition originale

A partir de là, nous avons jugé préférable d'abandonner la distinction orgasme vaginal/orgasme clitoridien, et de parler de :
— orgasme coïtal = atteint pendant le coït ;
— orgasme non coïtal = atteint en dehors du coït.

Suffit-il de constater cette différence et de la considérer comme naturelle ? Certaines ont les yeux bleus, d'autres les yeux noirs, de la même manière, certaines sont « coïtales », d'autres « non coïtales ».

Acceptons ce que nous sommes.

acceptation... ou résignation ?

Car c'est bien là qu'est le problème.

Comment faire pour cesser de désirer cet inaccessible orgasme coïtal ?

Vaut-il que l'on se sente inférieure, dévalorisée par son absence ? Que l'on se sente gênée, voire coupable, devant un nouveau partenaire ? (Que va-t-il penser ? Comment lui dire que ça ne vient pas de lui ? Ou au contraire, est-il responsable ? Certains font des efforts touchants... et humiliants !).

D'ailleurs, certaines ont dit qu'elles y étaient arrivées après une évolution parfois assez longue. Donc, c'est possible...

C'est possible, mais...

est-ce un progrès ?

— « L'orgasme coïtal est valorisé dans la société parce qu'il dépend de l'homme, de son pénis, de sa « virilité ». Nous connaissons le plaisir, alors inutile de nous culpabiliser. Cessons nous-mêmes de valoriser l'orgasme ».
— « Oui, mais c'est plus facile à dire qu'à faire ! Même si nous sommes conscientes de cela, nous le sommes d'une manière intellectuelle, « extérieure », et nous continuons à ressentir profondément cette absence d'orgasme coïtal, comme une incapacité, comme un manque, à notre corps défendant ».

et l'homme ?

Et puis, quel est le rôle de l'homme là-dedans ? Quel sens donner à une relation sexuelle (surtout de courte durée) si les caresses qui nous font jouir, nous pouvons nous les faire nous-mêmes, souvent mieux que lui qui n'accepte d'ailleurs pas toujours de procurer un orgasme « non coïtal » à une femme, ou qui n'y pense même pas ?

L'homme n'est-il pas alors un instrument, un objet sexuel ?

Nous sommes bien loin d'instaurer de nouveaux rapports !

la tension monte

— « Moi, j'obtiens l'orgasme coïtal, c'est à dire clitorido-vaginal. Nous sommes toutes pareilles, nous avons toutes le même vagin. Nous devrions toutes avoir les mêmes réactions physiques, être agissantes pendant l'amour. Donc, dans les faits, nous n'éprouvons pas toutes la même chose, cela n'est pas physique, mais psychologique ».

« Moi, j'aime faire l'amour, j'ai envie de faire l'amour, j'ai un désir sexuel et je veux l'imposer. J'ai aussi envie de faire jouir l'autre. Pour moi, faire l'amour, c'est me sentir exister. C'est un élan qui vient de moi. Il m'est même arrivé d'avoir la sensation qu'il n'y avait plus de limite entre moi et l'autre. Mais cela implique aussi une relation où l'homme se remet en cause par rapport au schéma traditionnel du phallocrate ».

A ce moment-là, silence dans le groupe, et puis quelques hochements de tête :

— « Tu dis mieux que nous ce que l'on pense ! C'est très chouette ! C'est ce que je voulais exprimer ».

Protestation :

— « Si je me suis tue, ce n'est pas par approbation, mais parce que je me suis sentie agressée. Tu me renvois à mon sentiment d'infériorité, sans espoir d'y échapper. Tant mieux pour toi si ça marche ! ».
— « Alors moi qui n'ai pas d'orgasme coïtal, vous me renvoyez à une psychanalyse, c'est à dire une solution individuelle ! Mais moi aussi j'aime mon mec, j'ai envie de lui faire plaisir, de me faire plaisir. Le problème n'est pas là, cela n'a rien à voir ! Le fait est que je n'éprouve rien pendant le coït. C'est physique ».
— « Mais qu'est-ce que tu cherches à la fin ? Tu veux que l'on te donne une solution, une recette ?!!! ».
— « Ton discours sur l'amour, l'élan l'un vers l'autre, le don de soi, c'est du bluff. Cela me semble une véritable mystification de l'acte sexuel. A la limite, je dirais même que cela renvoit aux théories chrétiennes. Comment un rapport amoureux peut-il être basé sur un désir confiant envers le mâle — voire un rapport d'égalité — quand dans la vie quotidienne nous vivons un rapport de forces avec LES mâles (au travail, dans la rue) sinon avec le sien en particulier ? Est-ce qu'au moment de se mettre au lit, tout disparait comme par enchantement ? ».
— « Il y a quand même quelque chose qui revient sans cesse dans la discussion, c'est que l'orgasme apparait toujours comme un but à atteindre, comme un modèle à suivre. Peu d'entre nous semblent y échapper. Moi, je le vis comme restrictif, accessoire, mon objectif n'est pas d'atteindre mes 4 ou 5 spasmes. Pour moi, la sexualité c'est plus global ».

Nous avons senti, à ce moment-là, dans le groupe, une limite à notre discussion, peut-être parce que la seule description de notre sexualité ne nous permettait pas d'expliquer nos réactions et de changer. Pourtant, nous sommes précisément dans le groupe pour briser notre isolement individuel.

Le fait essentiel, c'est que nous avons pu parler, que nous avons pu sortir du silence une part importante de notre vie.

Nous ne voulions pas théoriser nos expériences, ni proposer des modèles. Nous voulons commencer à nous comprendre nous-mêmes et les autres, à essayer de nous dégager des mythes que nous véhiculons malgré nous. Nous voulions commencer à cerner ce que nous appelons l'oppression des femmes.

nos oublis

Nous avons toutes été conscientes des limites de notre discussion.

♦ Nous avons abordé la sexualité sous le seul angle de l'hétérosexualité. La question de l'homosexualité a été soulevée deux ou trois fois, mais n'a pas été reprise. Peut-être faute d'expérience.

♦ Le rapport sexuel « normal » — pénis dans vagin + orgasme — même pour celles qui le contestent, reste le « mieux », le « vrai », le « grand » dont il faut se rapprocher le plus.

N'est-il pas l'image même de la procréation ?

♦ Nous sommes parties du **plaisir** et nous l'avons tout de suite réduit à l'**orgasme**.

N'est-ce pas là une vue très dirigée de notre sexualité ?

Orgasme : Mythe ou Réalité ? (fin).

Il apparaît que même en ce domaine, il est question de rendement :

un coït — un orgasme !

La performance :

un coït — un orgame simultané !

Sexe et économie semblent ainsi le fruit d'une même culture, celle de l'efficacité, de l'utilité, pour un meilleur profit, fût-il personnel ?

L'orgasme, il existe ; mais que recouvre dans nos têtes « la course à l'orgasme », normalité qui nous est imposée ?

♦ La sexualité semble faire peu de cas de la sensualité : perte de temps, inhibition, refus de notre corps ?

D'ailleurs, même si nous avons parlé (et encore pas toutes), nous avons reculé devant une description plus précise de nos sensations, de nos techniques, de nos dégoûts et de nos préférences.

Groupe 18ème

Scènes de la vie conjugale...

Un problème de couple tel qu'il peut s'en poser à tout instant, à chacune de nous... Le genre de problème qui se pose généralement au bout de quelques années, lorsque l'on n'a pas pris la précaution de bien délimiter les axes communs et l'autonomie individuelle.

Une répartie caractéristique du film situe dès le début le statut implicitement accepté par Marianne : le mari dit : « Je suis chercheur » à l'Institut quelque chose, « j'ai, dit-on, un bel avenir », et elle répond aux questions de la journaliste : « Je suis la femme de Johann, j'ai deux filles ». Puis, en cherchant à se décrire plus complètement, elle ajoute : « je suis avocate, conseillère conjugale ».

Bergman a situé le film chez un couple qu'on peut appeler évolué. On pense d'après l'interview du début qu'il présente le parfait couple-heureux, venu à bout de toutes les questions embarrassantes à force de franchise et de lucidité. Point : voilà que quelques jours après la jeune femme commence à trouver ennuyeux les repas en famille le dimanche, le train-train organisé.

Peu à peu elle se rend compte que tout va bien parce qu'ils ont toujours accepté d'être ce qu'on leur suggérait d'être : une jeune fille comme il faut et sans grande personnalité (malgré tout elle aurait aimé être actrice...), un jeune homme plein d'avenir, un couple « normal », très « réussi », sans histoires.

Elle met le doigt sur plusieurs points épineux, on croit qu'elle va démonter le mécanisme du piège auquel ils sont pris (piège bienveillant installé par la famille au nom de la société). Mais, curieusement, c'est Johann qui lancera le premier ferment de la révolte. Révolte assez traditionnelle : il la quitte pour une autre femme. Et pour mieux se détacher de tout le contexte (sa rancœur à l'égard de tout ce qu'elle représente) il part pour Paris.

Désarroi, solitude, humiliation de Marianne. Comment s'organiser, comment vivre, qui voir ? Les amis du couple ne sont pas les siens. Son travail ne semble pas avoir une importance réelle. Sa conception de la vie, basée sur le bonheur parfait — bonheur à tout prix — s'écroule.

La société occidentale est basée sur la famille : elle est seule à y trouver son compte. L'individu livré à lui-même en dehors de la structure familiale doit tout réinventer. Que faire ? Remplacer le fonctionnement de routine par la libre détermination, les obligations et politesses sociales par de vrais liens de solidarité, la vie égoïste et étouffante à deux par une action de groupe. Répartir son amour, son amitié, son affectivité non sur une seule personne mais sur d'autres... Il faudrait pouvoir tout reconstruire autrement, déclosonner les gens et le travail, les enfants... Et les bénéficiaires, ce serait tout le monde, mais en premier lieu les femmes qui n'ont pas de vie et d'amis parce qu'elles ont la charge permanente de la famille. Et quand elles n'ont pas cette charge, elles sont poussées le mieux possible à ne revendiquer aucune AUTONOMIE.

Le cas de Marianne et Johann, c'est bien celui de chacun, chacune de nous. Il remet en question toute une manière de vivre. Il apparaît clairement qu'ils ne résolvent pas leurs problèmes en se trouvant, chacun de leur côté, un autre conjoint. Chacun aime quelque chose dans l'autre, ils aiment aussi d'autres choses chez d'autres. Le fait que leur sexualité se soit épanouie en changeant de partenaires (parce qu'ils n'ont plus les mêmes blocages qui les faisaient se pourchasser, se refuser, etc.) n'est pas la clef de l'histoire. La clef c'est qu'ils ne se sentent guère plus heureux ni plus utiles. Ce n'est pas seulement de partenaires qu'il faut changer, c'est de RAPPORTS.

A propos du film Mariage

Plus que la critique de l'institution du mariage, Lellouch expose dans ce film une relation d'oppression caractéristique et ses corollaires habituels. Mariée à 20 ans à un mâle maladroitement tendre mais qui se révélera adroitement sadique, une jeune femme subira les sarcasmes de ce mari qui a une « petite faim » au moment de faire l'amour et ce pendant 30 ans.

Mêlé par hasard au débarquement dont il n'avait pas la moindre notion antérieure, il en tirera des honneurs, une vanité sans bornes qui, alliée à sa mauvaise foi, le transformera petit à petit en un adulte capricieux qui, vieillissant, ne saura qu'exprimer un permanent besoin de valorisation et de réassurance. Elle, elle n'existe pas. Son premier désir est totalement nié, il n'y en aura pas d'autre. Si elle se venge, en lui faisant mettre des pains, c'est que cette maison dont elle n'a jamais voulu et qu'il s'est néanmoins empressé d'acheter, reste, avec l'entretien de ses habitants, une fausse raison de vivre, unique pauvre pouvoir qu'elle peut exercer.

Quand, inconscient que la tyrannie qu'il exerce découle en partie de celle qu'il subit, il finit par quitter sa femme, elle symbolisera alors pour lui le poids insupportable de la société et de ses propres compromissions, qu'il est toujours plus facile d'incarner à l'extérieur de soi. Schéma de rupture standard où personne ne se rend compte que la femme, symbole résigné de l'échec masculin, est beaucoup moins responsable que l'homme, dans la mesure où elle n'a pas été élevée dans la perspective d'une « existence » autre qu'indirecte ou passive et que toute demande passe par lui. Le refus et rejet de celui-ci allié à son impossibilité, à elle, de se prendre seule en charge, la tue alors doublement. Enfin, c'est la bouche pleine des mêmes promesses qu'il y a 30 ans qu'il reviendra après un mois et qu'elle acceptera...

Si la critique du mariage intervient alors, c'est pour justifier la perpétuation d'une relation totalement aliénante pour elle et partiellement pour lui, c'est parce que celui-là reste encore le cadre principal de celle-ci. Mais il n'est pas évident qu'une relation « non maritale » soit une garantie pour que ce genre de rapports ne se reproduise pas...

Liv Ullman a participé à l'élaboration du scénario et grâce à cela on a des notations vécues de la plus grande importance : la prise de conscience de Marianne, sa désaliénations progressive et simultanément la rage de Johann en constatant qu'elle « s'en sort » et qu'elle peut vivre seule. Elle se découvre individu autonome, lavée des tares qu'il lui reprochait ; et lui arrive à une confrontation avec lui-même peu satisfaisante. Tel qu'en lui-même.

Hélène Groupe 18ème

L'attitude de mon mari a changé depuis quelque temps au point que mes enfants commencent à douter de l'amour de leur père pour moi car l'aîné a déjà 14 ans. Que puis-je faire ? *Mme X.*

Garder pour vous seule vos chagrins, si bien que vos enfants les ignorent et n'ont pas à prendre parti, ce qui aggrave le mal, divisant la famille en deux. Pour la conserver unie, il faut, à tout prix, sauver les apparences : fermer les yeux, remettre toujours à plus tard les explications, les discussions, les reproches qui ne font qu'aviver les plaies sous prétexte de vider l'abcès. Plutôt leur laisser le temps de se cicatriser et aux passions, le temps de se calmer. Chaque minute sans affrontement, c'est autant de gagné. Si ce n'est pas la paix, c'est le chemin de la paix et ces minutes mises bout à bout ressemblent à s'y méprendre au bonheur.

Marcelle Ségal dans « ELLE », Courrier du Cœur.

« La famille, en se terrorisant et en terrorisant, convaincue de l'inutilité des doutes. Ne pouvant supporter de douter d'elle-même ni de ses capacités d'engendrer santé mentale et attitudes convenables, elle supprime en chacun de ses membres la possibilité de douter (...). Ne doutant plus, nous en viendrons à douter de notre propre existence, nous perdrons notre propre vision des choses, nous arriverons à ne plus nous voir que dans le regard des autres ».

(David Cooper
La Mort de la Famille)

« Je croyais voir deux personnes, mais ce n'était qu'un couple de gens mariés »

(Proverbe russe)

« La propriété, c'est le viol »

(nous)

Se maquiller, s'habiller, chacune de nous le fait ou ne le fait pas, chaque matin, c'est la quotidienneté, toute anodine. Et pourtant nous nous sommes rendues compte que ces choix dits personnels et privés sont porteurs de divergences et de désharmonies entre les femmes. Chacune en discute avec sa copine (qui souvent lui ressemble) et risque de désapprouver les autres.

Ces questions ne peuvent-elles être soulevées ailleurs que dans l'intimité ? La façon dont, chacune nous cherchons à nous modeler à l'écart des images traditionnelles, donne prise à une discussion collective qui déjoue les pièges normatifs.

Etre belle avec effort, avec des pleurs, avec souffrance, car il s'agit de satisfaire, de gonfler la jouissance du consommateur. Etre anxieuse encore devant le résultat, car lui seul le Maître Tout-Puissant peut reconnaître le produit fini qui est celui de ses fantasmes. Nous, femmes, sommes encore absentes, et cette image est celle d'une femme qui n'existe pas.

Mais déjà, là-bas, ici... des femmes... de cette beauté-là, de cette séduction-là, nous ne voulons plus. Et déjà, nous les oublions par le seul fait de se retrouver entre nous, loin du regard mâle diviseur. Nos têtes coiffées et décoiffées ne se baisseront plus et nous ne laisserons pas nos acquis être transformés en critères qui définiraient la « nouvelle femme désirable » et qui seraient pour nous de nouvelles prisons.

Des femmes ont quitté le théâtre d'ombres où « ils » nous avaient reléguées. Elles murmurent et chantent dans les coulisses ; certaines rejoignent la scène — politique — à côté de celles qui ont choisi de rester muettes, à côté de celles qui ne peuvent pas parler, censurées par l'œil phallique. Et celles-là sont belles de parler, son séduisantes de parler... Saurons-nous éviter les dangers d'une prise de parole qui serait plus troublante qu'efficace, car déjà délimitée, cernée en un lieu qui est celui des problèmes féminins et de la « question féminine »?

La séduction de la révolte est encore très proche des charmes de la douceur !

Corps mutilés ; corps détruits. Certes, ce sont encore ceux des femmes. Mais il est abusif d'associer définitivement beauté-séduction à devoir social-aliénation, si l'on ne situe pas historiquement le moment de la dénonciation (société patriarcale capitaliste). Il est des mises en garde qui ne voient pas ce qu'il peut y avoir de subversif dans la beauté.

Historiquement, c'est la bourgeoisie qui a fait la femme la seule porteuse des richesses. Antérieurement, la parure était le privilège d'une classe et non pas l'attribut d'un sexe. Aujourd'hui, un changement s'effectue. Des hommes trahissent la virilité, ils se réapproprient bijoux et rouge à lèvres ; mais avant de crier à la « nouvelle humanité », il faut interroger cette évolution avec suspicion, à savoir s'il ne s'agit pas de la reproduction d'une féminité qui est toujours la leur.

Mais être belles, pourquoi pas ? Si l'on admet que la mutilation des femmes n'est pas dans leur beauté mais dans le fait qu'elles n'ont que leur beauté alors que les hommes sont séduisants socialement et beaux en plus ; si l'on admet par ailleurs qu'ily a séduction dans tout rapport social (et animal) et que le nier serait réduire (mortifier) la société à des rencontres utilitaires, fonctionnelles seulement.

Etre belles pourquoi pas ? S'il s'agit d'être réconciliées avec soi-même, de se sentir bien. Des rires contestent : « Qui se sent bien ici ? ». Mais ne sommes-nous pas plus proches de nos corps et de celui d'autres femmes depuis que nous luttons, parlons ensemble ? Déjà l'autre femme n'est plus une rivale ; la compétition quitte le terrain des femmes et cessera un jour d'y faire désastre.

Cependant, les femmes sont au bureau, à l'usine, à la fac, et elles ne sont pas à l'abri des pressions sociales.

Les femmes sont les plus concernées par l'industrie du prêt-à-porter ; elles sont les plus consommées et les plus consommatrices, pour elles, leurs maris, leurs enfants. Déjà certaines refusent ce rôle de rat des Galeries Lafayette ; la gente féminine ne reconnait plus les rois de la confection.

Les femmes ne sont pas en dehors du champ de la mode. Et nous nous perdons dans son ambiguité. Ce qui devient mode, parfois, exprime d'abord une subversion ; c'est une atmosphère (morbidité de celle d'aujourd'hui) liée à la conjoncture économique et sociale. Cela part souvent de « la rue », des couches de la société les plus sensibles aux contradictions ; mais cette expression subit détournement et récupération. Ainsi, le style hippy, né du désir de renoncer à la culture occidentale capitaliste pour d'autres civilisations (Inde) et commercialisé par les champions de l'importation-exploitation ; ainsi les Marlènes de la rue qui heurtaient il y a quelques années le bon goût bourgeois et réhabilitaient la putain et qui font aujourd'hui les vitrines des magasins. La mode remplit surtout alors une fonction sociale de ségrégation ; sous des dehors de démocratisation par une production de masse, elle codifie, classifie chaque individu, chaque groupe social.

Mode et parure s'imbriquent étroitement dans la société capitaliste. En rejetant à juste titre la mode ségrégative, nous rejetterions alors à tort la parure. Or il est à savoir que l'effet de mode n'apparait que dans les sociétés de mobilité sociale, alors que ces sociétés ne sont pas les seules à pratiquer le vêtement.

Alors, ne pas refuser la parure en étant conscientes que porter un vêtement est se situer socialement ; sommes-nous vraiment en pleine contradiction ?

Nous pensons qu'il est possible de rechercher la tenue qui nous plaît, en développant l'aspect ludique et théâtral du vêtir, du déguisement ; en dehors des critères de la beauté et de la mode déterminées par la rencontre des impératifs socio-économiques et des fantasmes masculins. Cette recherche n'est pas nécessairement intégrée à l'ordre bourgeois ; elle peut même y être une menace en un lieu dans la mesure où elle brise le renouvellement continuel de la mode qui nie le beau en reposant sur l'équivalence : le beau = le laid.

Certaines diront que s'échapper au circuit de la mode ne peut être le lot que de quelques privilégiées. Certes, nous sommes conscientes qu'une telle démarche implique la possibilité d'assumer la différence, alors que la répression du milieu nous contraint souvent à la conformité. Nous sommes conscientes que cette démarche nécessite une réflexion sur le paraître, un désir de s'exprimer, un temps aussi, supposant certaines conditions qui restent à réaliser.

Faut-il brûler les livres sous prétexte que la lecture reste un privilège ? Vider les cinémas et cesser d'écouter de la musique en assimilant un peu vite plaisir et capitulation devant les valeurs dominantes ? A moins qu'il ne s'agisse d'une distinction entre « art majeur » et « art mineur », expression futile et expression noble.

Nous ne voulons pas définir une norme de comportement par rapport au vêtement, nous voulons dire pourquoi nous ne sommes pas du côté de l'apologie du vêtement fonctionnel. D'autant plus qu'être fonctionnel aujourd'hui, c'est également pratiquer la différence, puisque la fonctionnalité n'est pas la normalité ambiante.

Prendre le temps de se rencontrer entre femmes, c'est prendre le temps de nous chercher, d'autonomiser notre expression et celle-ci peut avoir pour support le vêtement.

Nous pensons que le maquillage et la parure ne sont pas nécessairement le seul terrain de la futilité et de la femme.

Le regard mâle, la société de classes ont fait de nous des femmes

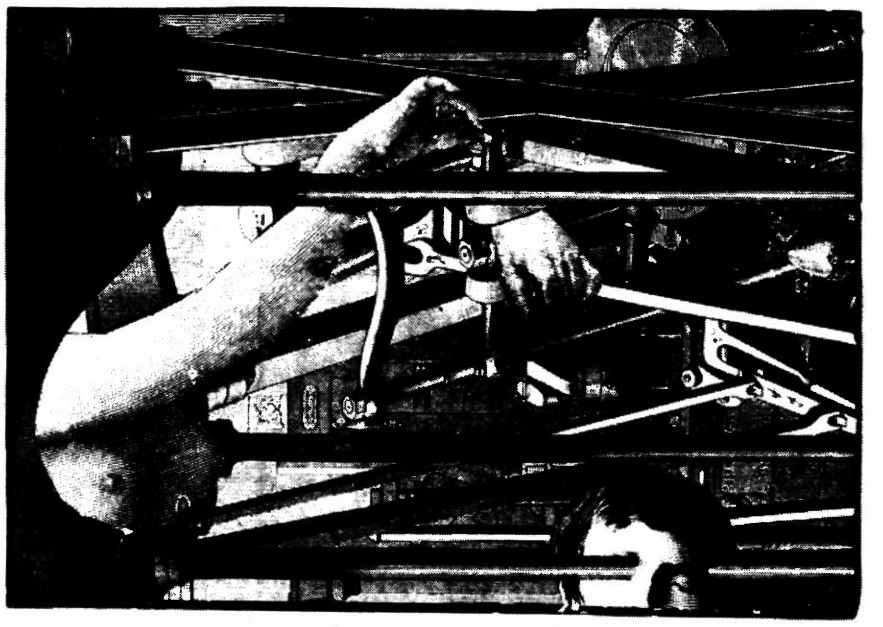
classifiées
hiérarchisées
rivalisées
mortifiées

En luttant contre ce qui nous divise, nous serons belles pour nous et par nous.

Quelques femmes du groupe 9ème

(On termine cet article et on le trouve un peu clos, un peu péremptoire. Il aurait pu être interrogatif, nous avons quelques certitudes mais d'autres points restent à éclaircir...)

être exploitée



A Toulouse, depuis deux mois, dans toutes les boites de textile (prolétariat féminin) se posent des problèmes de restructuration, de fermetures de boites, de licenciements.

Les filles, la plupart du temps, sont jeunes, les syndicats nouvellement créés. Cependant, à chaque fois, elles ont relevé la tête, et cela malgré des conditions de travail inhumaines (chaines, cadences, insultes, souvent les filles sont considérées comme des bêtes) et malgré toutes les manœuvres de division possibles que peuvent employer les patrons (salaires au point, distribution de primes en cachette à certaines).

guichard...

Usine de confection (sous-vêtements) de 300 employés, dont la majorité (200) est une main d'œuvre féminine jeune travaillant au rendement. Début novembre, puis le 4 décembre, la direction informe le comité d'entreprise qu'elle envisage le licenciement d'environ 50 salariés. Le cahier de commandes est vide, dit-elle, pourtant les petits chefs bousculent les ouvrières en leur disant « C'est du travail qui presse ».

La section syndicale CGT, avec l'appui d'une majorité d'ouvrières très combatives (150) engage la lutte. Les débrayages massifs se multiplient jusqu'à la fin décembre. Elles participent à plusieurs manifestations (préfecture, inspection du travail). En tête de la manifestation du 19 novembre, elles manifestèrent bruyamment leur détermination à s'opposer aux licenciements.

Les seules réponses du patron sont des manœuvres pour diviser les ouvrières : il va jusqu'à faire des réunions avec des non grévistes, leur promettant que pour elles il aurait toujours du travail !

Il lock-oute l'usine deux fois, empêchant les grévistes qui avaient débrayé pour aller à la manifestation de reprendre le travail.

LE R2SULTÁT DE LA LUTTE » SUR 50 licenciements, 24 sont effectifs, c'est là une demi-victoire pour les ouvrières.

Contre les manœuvres de division du patron, l'unité de toutes les ouvrières est nécessaire : Non aux licenciements ! Répartition du travail entre toutes les mains sans diminution de salaire !

Des femmes du groupe femmes travailleuses et du groupe femmes du quartier Mirail sont allées interviewer les ouvrières de chez GUICHARD.

Vous avez fait grève, comment ça s'est passé ?

Il y en a beaucoup qui se sont retranchées derrière leur ancienneté, elles n'ont pas voulu suivre ; d'autres pour des raisons de famille... Cela posait beaucoup de problèmes. Je crois que nous avons complètement échoué.

Complètement ?

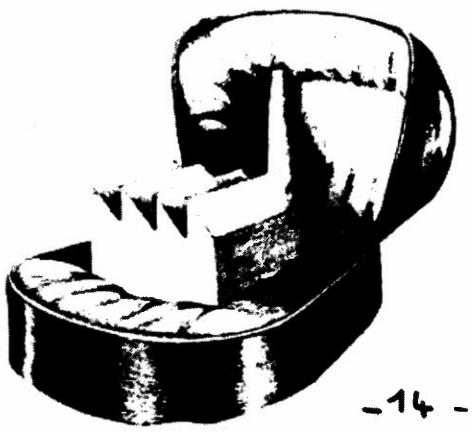
Je crois, oui...

Vous êtes à un syndicat ?

Oui, on est à la CGT. Mais en ce moment, cela pose beaucoup de problèmes. Les filles ont été refroidies par ce qui s'est passé, parce que les autres ont arrêté.

Il y a eu combien de jours de grève exactement ?

Je n'en sais rien, parce qu'on n'a pas fait le total... On a fait une journée, on a débrayé... On n'a pas calculé le nombre de jours de grève.



A ton avis, c'était mal organisé ?

A... : Ah oui, franchement !

B... : Pour ça, il faudrait qu'il y ait un groupe et c'est tout. Il y en a qui restent pas. Si on fait grève, on doit tout fermer et c'est tout.

Vous n'étiez pas toutes en grève ?

B... : Ah non alors, de peur de perdre la place...

Mais est-ce qu'il ya de très grands écarts entre les salaires ?

B... : Oui, cela dépend des postes occupés. Il y en a qui sont plus ou moins payés. Vous êtes payées au rendement, alors si un jour vous êtes fatiguées... Il faut avoir fait les points.

Quel est le salaire minimum ?

B... : Ah, je ne sais pas. Mais maintenant, il vaut mieux être à l'heure qu'au point. Pour le moment, je n'ai pas de travail. Pour le moment, je suis au repassage, tantôt je fais des échantillons... Je ne sais pas ce que j'aurai comme salaire.

Y en a-t-il qui sont au-dessous du SMIC ?

B... : Je n'en sais rien, mais il doit y en avoir. Parce qu'en fait les filles ne savent pas ce que l'une ou l'autre gagne.

A... : C'est très caché ça... On n'est pas coordonnées entre toutes.

B... : On n'est pas unies. Il y en a qui sont très anciennes.

Et la grève, ça ne vous a pas resserrées ?

A... : Au début, oui, mais après...

B... : Oui, quand même, il devait y en avoir 50 de renvoyées et il n'y en a eu que 25.

A... : Mais à un moment, c'était pire parce qu'il y avait deux camps. Les chefs surtout ont commencé à disséminer les filles : les grévistes d'un côté, les non grévistes de l'autre. Ils ont formé des clans.

A votre avis, qu'est-ce qui a raté ?

B... : On n'était pas assez unies. Même moi, à un moment, j'ai fait grève et après je ne l'ai plus fait. C'est dégueulasse. On devait être toutes ensemble et pas : l'une à cause de problèmes sociaux, l'autre à cause de sa famille, à cause de ceci...

Et justement, y en a-t-il eu qui ont eu des problèmes à cause de leur famille ?

Je n'en sais rien. On n'est pas au courant... C'est délicat... On a peur de se regarder l'une l'autre.

Vous, vous êtes mariées ?

B... : Oui, je suis mariée.

Et votre mari, que pense-t-il d'une grève des femmes ?

B... : Oh, lui, il n'est pas du tout pour les grèves. Alors là je suis tout à fait opposée. Je pense que celles qui sont jeunes ont raison de lutter. Parce que nous, de notre temps, on nous donnait 10 F et on était contentes ; maintenant, elles veulent avoir 10 F et pas se crever comme on s'est crevées. Je suis vraiment de leur avis.

Et quand vous avez fait grève, votre mari a dit qu'il n'était pas d'accord ?

Oui, lui il était vraiment opposé.

Mais il n'a pas essayé de vous en empêcher ?

Oui, si on veut...

A... : Même chez moi, mes parents m'ont dit : tu as tort de faire grève.

Est-ce qu'on peut avoir une promotion intéressante dans la boite ?

B... : Ça c'est difficile. Même les filles du syndicat maintenant ne s'en occupent presque plus. Tout le monde a peur...

A... : Les filles du syndicat, les déléguées, elles font un travail personnel, pas collectif. Elles se retrouvent entre elles, elles examinent le cas. Mais elles ne nous expliquent pas à nous.

Est-ce qu'elles se sentent un peu mieux parce qu'elles ont une responsabilité syndicale ?

Il faut les comprendre : les premières visées, c'est elles.

On ne les a pas mises à la porte ?

Non quand même...

Est-ce qu'il y en a qui ont des enfants ?

Il y a pas mal de jeunes ici. En général, elles ne restent pas bien anciennes ici. La plupart du temps elles arrêtent au premier enfant. Et puis je trouve qu'une femme qui s'occupe déjà de la maison, en plus, quand elle a des enfants, elle devrait avoir un travail assuré. Tandis que là on n'a pas un travail assuré.

Vous, vous avez arrêté de travailler quand vous avez eu votre enfant ?

Oui. J'ai commencé ici, j'avais 13 ans et demie. Je suis partie quand j'ai eu ma fille : j'avais 21 ans. Et vous voyez, je suis revenue au bout de 14 ans. J'avais tellement de bons souvenirs ! Je repars quand même !

Pendant tout ce temps, vous n'avez eu droit à rien. Vous avez perdu tant d'années pour la retraite...

Oh, pour moi, ça ne faisait rien.

Mais vous n'êtes pas montées en qualification ?

Oh non au contraire, j'ai pris le poste le plus moche. Elle peut vous le dire...

Est-ce que vous voyez des filles en dehors du travail ?

C... : Moi, j'habite à 50 kms...

Mais est-ce qu'il y a des filles qui ont envie de se retrouver le samedi et le dimanche ?

Non, c'est ce qui manque ici : essayer d'avoir des contacts entre nous. Mais on n'a pas le temps : c'est toujours vite ! vite ! On prend 5 minutes au moment des repas, mais la sonnette retentit, c'est fini, le soir on rentre chez nous, c'est fini.

Est-ce qu'il y a une assistante sociale ou un médecin qui vous prend en charge ?

Il s'en fiche comme de l'an 40 qu'on soit malade ou pas. On est malade, on se débrouille, il n'y a personne qui s'en occupe.

berges ...

Des femmes du groupe femmes travailleuses et du groupe Purpan sont allées voir et interviewer les grévistes des établissements Bergès.

76 ouvrières confectionnant des pantalons. L'entreprise se trouve dans un petit village à environ 30 kms de Toulouse. Les filles qui y travaillent viennent de tous les villages environnants. Elles travaillent dans des conditions et une ambiance déplorables. La façon dont le patron mène le personnel est la même que celle employée au siècle dernier.

Voici quelques passages de l'interview :

On a parlé d'avortement, de contraception dans les journaux. Qu'est-ce que vous en pensez ?

B... : J'aimerais en discuter, je ne suis pas jeune, j'ai mes 37 ans et il y a des choses qu'on pourrait juger pour les jeunes femmes de maintenant. Moi, je suis pour l'avortement et la femmme libre.

C... : Il vaudrait bien mieux prendre la pilule. C'est moins méchant... Tu peux y laisser ta peau...

B... : Tu te rends compte : si tu as une fille de 15 ans et demie qui tombe enceinte et tu te gardes le môme pendant 20 ans...

D... : Il y a quelqu'un qui disait qu'à 13 ans sa fille prend la pilule...

F... : Ça dépend des cas : tu peux prendre la pilule pour te régler le cycle et ça joue pour autre chose. C'est bien, moi je suis pour.

E... : Moi aussi je suis pour l'avortement, car je ne pourrai jamais prendre la pilule : je fais un dosage hormonal.

B... : Moi, j'ai une fille de 15 ans et demie, et je lui signe...

G... : J'ai 22 ans, mes parents sont pour la pilule, mais si je leur dis un jour que la prend... !! Et pourtant, mes parents sont pour l'avortement, la pilule, la femme libre ! Mais pour leur fille... Si c'était pour fréquenter un garçon sérieusement, ma mère dirait oui, mon père ne le saurait pas. Mais prendre la pilule pour avoir envie de s'amuser, ah ça non !

Sur la boite, on n'a jamais essayé de vous faire une information sur la contraception ?

Oh non, on se la fait toutes seules. Le patron, pourvu qu'on lui fasse son rendement, il s'en fiche comme de l'an 40 !

Il y a beaucoup de célibataires. Avez-vous des enfants ?

Oui, j'en ai un.

Ça vous pose des problèmes pour le faire garder ?

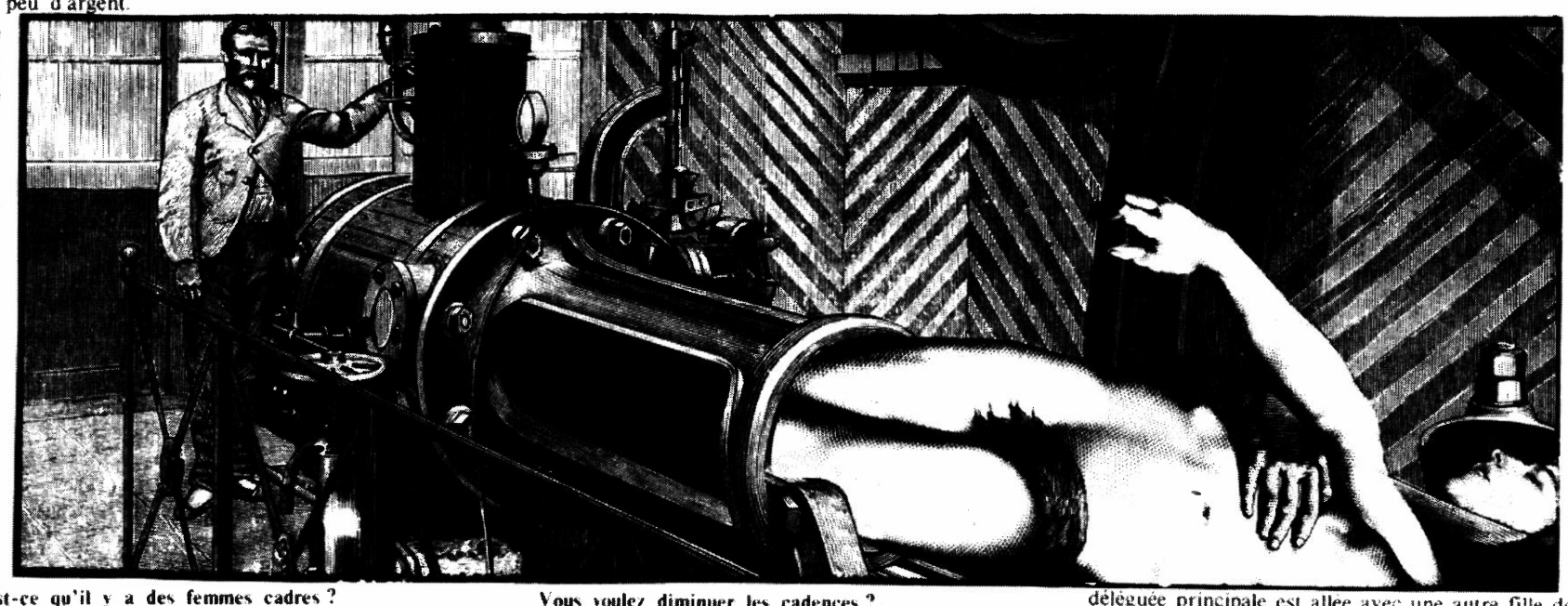
Je le fais garder, ça me coûte 400 F et il n'est pas nourri...

Est-ce que vous pratiquez la contraception ?

Oui, je prend la pilule, pas de problème. Mais ici, il n'y a aucune information. D'ailleurs il n'y a même pas de local syndical : on fait les réunions dehors.

Vous n'avez pas de crèche non plus ?

Le patron refuse des charges sociales pour les ouvrières... Il ne va pas s'occuper des gosses ! Il ne pense qu'à une chose : c'est de nous faire travailler un maximum pour peu d'argent.



Est-ce qu'il y a des femmes cadres ?

B... : Il n'y en a pas beaucoup par rapport aux hommes, mais elles en valent deux.

C... : On a eu plus de difficultés avec les hommes, car ils n'ont pas hésité quand on était dehors à nous rentrer dedans, alors que les femmes, même si elles étaient contre nous, n'ont pas bougé.

G... : Tu parles, elles avaient la trouille !

Est-ce que tu penses que les conditions de travail ont changé, puisque tu es ancienne ?

Non, plus ça va, plus ça va mal. Ça ne s'arrange pas, pour n'importe quoi. A un moment donné, on était beaucoup plus libres, quand on avait envie de se lever... Mais maintenant, plus ça va, plus on est serrées. On n'a pas le droit de se parler entre nous ; quand on chahute, on nous dit que ce n'est pas la foire ni le cirque.

Pour la grève, comment ça s'est passé, comment c'est parti ?

A... : La grève a commencé au moment où on a monté un syndicat dans la boite, et depuis, il y a beaucoup d'injustices. Il y a d'abord des clans de séparés, les filles syndiquées et les filles non syndiquées. Et puis, il y a eu des avertissements. La déléguée, quand elle quitte son poste, normalement, elle doit être remplacée. Il y a une volante, mais elle vient dix minutes, un quart d'heure en retard. Automatiquement les pantalons s'accumulent et quand la déléguée revient, elle 150 pantalons de retard. C'est les engueulades. Et c'est un avertissement. Et moi-même, moi qui n'ai jamais de retard, je bloque soi-disant la chaine avec la déléguée puisque je suis suppléante ; j'ai eu un avertissement le même jour. Donc, on a refusé de signer. C'est pour ça que nous avons fait la grève, et il ne veut pas enlever les avertissements.

Et au bout de tant d'avertissements, que se passe-t-il ?

Au bout de trois avertissements, il nous liquide quoi ! Et en plus qu'il ne veut pas de section syndicale, il essaye de tout faire pour la liquider. Il ne veut pas, y a rien à faire. Il nous l'a bien fait sentir au début qu'on a monté le syndicat. Pour nous décourager de voter le syndicat, on a attrapé de ces allumées !

Et les autres filles, elles continuent à travailler ?

Voilà le malheur, les autres elles sont irrécupérables. Elles ont même accepté de venir faire des heures supplémentaires ce samedi matin. Jusqu'à présent, elles avaient toujours refusé. Et ce matin, elles étaient toutes là, hein ?

La grève est partie sur les avertissements et maintenant vous avez d'autres problèmes ?

A... : Il ne veut pas augmenter les salaires. Il voudrait augmenter les salaires mais à condition que les cadences restent pareilles...

Vous voulez diminuer les cadences ?

A... : Oui, il faut faire 750 pantalons par jour !

Mais vous êtes payées comment ? Aux pièces ?

B... : Certaines au pantalon et d'autres à l'heure, et finalement, quand on arrive à la fin du mois, on ne sait même plus comment on est payées !

Et Anita, c'est... ?

B... : C'est la patronne, la femme du patron.

A... : Et voilà comment ça se passe. Vous avez bien vu, c'est exactement comme ça : « Vous travaillez comme une cochonne, vous êtes têtue comme une bourrique » !

C... : Moi, elle m'a dit que je travaillais comme une salope !

C... : Et elle m'a dit que si je ne voulais pas travailler, je n'avais qu'à garder les oies..

Alors comment ça s'est passé la grève, vous avez commencé par faire quoi ?

Eh bien, c'est à dire qu'on a eu une réunion avec M. P... et Josette, et après on s'est rendues là-bas.

B... : On est rentrées dans la boite et lui il est descendu, furieux comme je ne sais pas quoi, en insultant M. P... et en disant que c'était un enculé.

C... : En disant : « Je n'ai pas mangé, je faisais la vaisselle ».

B... : « Sortez de chez moi, qu'est-ce que c'est, rentrez chez vous ! ».

A... : C'est là que la grève est partie, la première fois, en octobre-novembre.

Mais vous avez proposé ça en réunion ?

A... : D'abord, on avait proposé de négocier. Alors, lui il nous a insultées. Quand on a vu ça, on s'est mises en grève tout de suite.

A... : D'abord, il a dit à M. P... : Vous je vous flinguerai. Devant l'inspection du travail !

Et alors là, vous rentrez dans l'usine ? OU vous faotes toutes vos activités à l'extérieur ?

A la mairie.

Et vous vous retrouvez toutes tous les jours ?

Oui, tous les jours.

Et comment vous tenez là, depuis 15 jours ?

On a fait plusieurs collectes.

Il y en a combien à peu près qui sont dedans ?

Une quinzaine.

Mais vous essayez de les voir, de discuter avec elles ?

On monte dans les cars, on les voit, mais elles ne nous adressent pas la parole. La dernière fois, la secrétaire est montée et leur a dit quelque chose à l'oreille : on suppose que c'était quelque chose pour se foutre de notre gueule, elles riaient, alors.... On ne peut pas leur dire comment ça va, elles ne nous disent même pas bonjour...

Mais comment ça s'explique ? Elles sont dans des situations de famille spéciales ? Vous ne savez pas ça ?

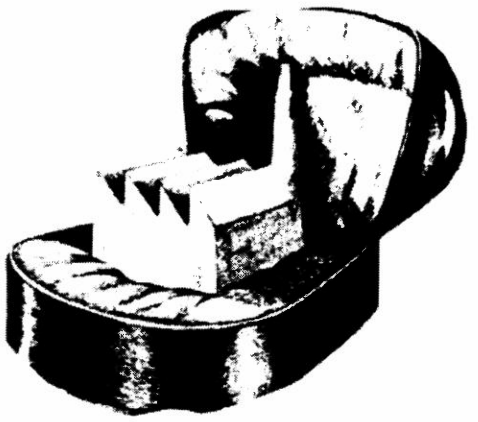
Ça c'est possible, oui. Elles touchent des primes en plus. Parce que M.Bergès, quand on a fait grève pour la première fois, il nous a fait sauter 400 pantalons. On s'en est rendu compte y a pas si longtemps que ça... La déléguée principale est allée avec une autre fille de notre chaine dire que c'était pas possible qu'on ne fasse que 100 pantalons. En fait, elle donnait 15 pantalons à l'autre chaine et à nous elle en faisait sauter 15. C'est à dire qu'à l'autre chaine y a davantage de non grévistes : ce sont des filles à eux. Sans arrêt, elles étaient toujours au bureau... Je ne sais pas ce qu'elles y faisaient dans ce bureau ! Quand on l'a dit au patron : « Mais non, vous n'y comprenez rien vous ! ».

Les filles qui sont dehors, ça marche bien là ? Vous êtes toutes unies ?

Oh, oui, très bien ! On fait voter pour savoir si le lendemain y en a qui veulent reprendre le travail, mais y en aucune.

Depuis 15 jours, vous venez ici, et qu'est-ce que vous faites ?

Etre exploitée... (fin)



A... : On fait les tracts, on écrit les lettres...

B... : On voit ce qu'on peut faire : des panneaux, des manifestations...

C... : On prépare ce qu'on va faire...

♀Ça vous a appris à vous connaître ?

Oh oui, beaucoup mieux ! On connaît mieux les caractères, on se connaissait déjà, mais là c'est mieux.

♀Moi je vois, dans la boîte où je travaille, les filles elles se connaissent pas entre elles...

Oh, là on se connaissait entre nous. Même les non grévistes elles étaient d'accord. D'ailleurs, la première grève elles l'avaient faite avec nous, et là je ne sais pas ce qui s'est passé : elles tournent le dos.

♀Et vous avez le droit de parler entre vous quand vous travaillez ?

On n'a pas le droit, mais on le fait en dehors, quand le patron est loin.

♀Et le patron et la patronne sont toujours dans l'atelier ?

Oui, toujours.

♀Il n'y a que des filles ?

3 hommes seulement, et ils sont de la famille du patron : le neveu, le gendre... Ils se prennent pour les patrons, quoi ! Ils nous engueulent, ils se permettent de nous traiter de tout comme les patrons.

♀Quel est leur poste ? Ils font le même travail que vous ?

L'un est mécanicien livreur, l'autre est matelassseur.

♀Vous avez essayé de prendre contact avec les autres usines ?

Oui, on a écrit des lettres. Et puis, y en a beaucoup qui sont venus nous voir : d'autres syndicats, d'autres usines... On a eu les PTT, les Impôts...

♀Et aussi d'autres boîtes de femmes de l'habillement ?

C'est à dire qu'on avait pris contact déjà quand on a fait la manif de Toulouse. Avec Opal. Ramonède aussi. Il y a Mas aujourd'hui. C'est les plus grosses boîtes.

♀Et maintenant que vous avez plus le temps, vous discutez souvent de choses plus personnelles entre vous ?

C'est à dire maintenant qu'on est en grève, on a plus le temps. Mais avant aussi on discutait, on s'amusait entre nous. Le lundi, on se racontait ce qu'on avait fait pendant le week-end. Sur mon poste, on est 6 : y en a 5 de syndiquées et une non syndiquée. Celle-là, quand elle pouvait... la vache ! Elle disait qu'on foutait rien. Faut dire que des fois, on n'avait pas de travail... on passait de bons moments. Mais quand le travail arrive, il arrive d'un seul coup. Alors là, la patronne, on l'a sur le dos toute la journée à crier. En plus elle n'y connaît rien : c'est une catastrophe. On ne peut pas travailler comme ça !

♀Et par rapport à votre famille, aux maris, ça ne pose pas de problèmes que vous soyez en grève et que vous veniez ici tous les jours ?

B... : Non, même mon mari est ici aujourd'hui...

A... : C'est à dire que ça fait quand même un bout de temps que ça n'allait pas...

B... : Surtout depuis qu'on a monté la section syndicale, on est vraiment sur les nerfs... Des fois, il attaquait la famille.

A... : Nous encore, les déléguées, pas trop, mais la déléguée syndicale, qu'est-ce qu'elle a pris !

B... : Le premier jour, on a fait une demi-journée de grève : M. Berges a téléphoné au patron de mon mari. Le dimanche, il a téléphoné au mari d'une autre ouvrière et il l'a fait à plusieurs comme ça...

accord CGT-CFDT

• « Compte-tenu de la situation inférieure des femmes dans le travail, la famille, la société, la défense des revendications générales, condition essentielle, indispensable, n'est pas suffisante. Pour parvenir à une pleine égalité, cette situation particulière des travailleuses au sein du monde du travail appelle donc nécessairement de la part des organisations syndicales une action et des revendications appropriées à cette situation ».

•Ainsi, la CGT et la CFDT partant de constatations fort justes sur les discriminations subies par les femmes dans la société ont mis en avant une plate-forme revendicative. Les nombreuses luttes de femmes ne sont pas étrangères au fait qu'une telle plate-forme existe. Elle représente un grand pas en avant dans la prise en charge réelle des problèmes des femmes par le mouvement ouvrier.

•Cependant, compte-tenu du peu de publicité dont ont bénéficié ces accords, si les femmes syndiquées ne se battent pas pour que des débats sur cette plate-forme aient lieu dans leurs sections syndicales, l'accord restera dans l'ombre.

•La majorité des revendications contenues dans l'accord amélioreraient de façon indéniable les conditions de vie des femmes travailleuses, cependant plusieurs questions restent pour le moins en suspend :

— pourquoi si peu de perspectives au niveau de l'emploi : « enfin, pour les mères de famille, la garantie de réemploi à un poste équivalent dans l'entreprise, après le retour du congé d'un an pour élever un enfant et **en cas de suppression de l'emploi**, le droit aux indemnités de chômage ». N'est-ce pas évacuer un peu vite le problème ? Aujourd'hui, les femmes sont une des catégories les plus touchées par le chômage, aussi leur principale revendication n'est pas d'avoir des indemnités de chômage, mais un emploi autre que celui de femme au foyer :

— en ce qui concerne les horaires variables, il n'est pas dit clairement que ceux-ci sont un leurre par rapport à la double journée de travail. En effet, pouvoir partir plus tard le matin voudra dire rentrer plus tard le soir et n'allègera certainement pas notre journée. La réduction de la journée de travail, pour les hommes et pour les femmes, serait sans aucun doute, avec le développement des équipements collectifs gratuits et de qualité, une meilleure solution pour nous (nous reviendrons sur ce problème dans le prochain numéro des Pétroleuses).

•De plus, toutes les revendications avancées se placent dans un cadre bien précis : permettre à la femme d'être à la fois une bonne mère, une bonne épouse et une travailleuse responsable.

•Et si les femmes voulaient sortir du rôle de bonne mère et de bonne épouse, et si l'essentiel de leurs problèmes tenaient aussi à ces rôles dans lesquels on veut les enfermer ? Et si la structure familiale n'était pas la structure idéale pour l'épanouissement de la femme ?

Autant de questions qui n'ont même pas effleuré l'esprit des rédacteurs de l'accord CGT-CFDT. Il y va pourtant de l'avenir de notre lutte que ces questions soient enfin posées.

Chanson des GLF de Marseille

(Sur l'air de la Carmagnole)

Depuis toujours opprimées (bis)
Depuis toujours exploitées (bis)
Humiliées, ignorées,,
Parias de la société

REFRAIN
Voilà qui en a marre
Vive le son (bis)
Voilà qui en a marre
Vive le son de l'explosion
Ah ! Ça ira (ter)
Le mouvement des femmes se fera quand même
Ah ! Ça ira (ter)
Cette société on la changera

Dans notre société infecte (bis)
Y'en a vraiment que pour les mecs
Bonniches à la maison, esclaves pour la patron

REFRAIN

Sous-formées, sous-qualifiées (bis)
Pas embauchées, premières vidées
Salaires de misère et cadences d'enfer

REFRAIN

Pour une fille son destin
C'est de devenir mère ou putain
Pas de sexualité hors de la maternité

REFRAIN

Sous la Commune de Paris
Les pétroleuses avaient surgi
En les voyant lutter les bourgeois ont tremblé

REFRAIN

Elles nous montrent la voie
Vive le son...

Ah ça ira ! (ter)
Le mouvement des femmes est en train de se faire, etc.

Contre cette société pourrie
Les femmes lutteront aussi
Opprimées, exploitées, il faut s'organiser

REFRAIN
Pour prendre notre vie en mains, etc.

Femmes Espagnoles

Dans quelques semaines va s'ouvrir le procès d'EVA FOREST et ANTONIO DURAN, accusés de participation à l'attentat contre Carrero Blanco.

Depuis plusieurs mois, nous nous battons pour leur libération. Car, pour nous, le franquisme n'est pas seulement l'écrasement des organisations ouvrières, mais aussi un asservissement quotidien des femmes au sein de la famille et de la société.

C'est pourquoi nous nous sentons profondément solidaires de la lutte que mènent Eva et les autres femmes détenues avec elle, contre la dictature franquiste et contre le capitalisme. Cette lutte contre ce régime qui fait l'apologie de la famille et de la virilité est aussi notre lutte !

Le Collectif de Soutien dont nous faisons partie édite dans les tous prochains jours une brochure sur la situation actuelle en Espagne, contenant un article (fait en commun par des Pétroleuses, des femmes de la plate-forme Elizabeth Dimitrieu et de Femmes en Lutte) sur la position et la lutte des femmes en Espagne.

Nous comptons sur vous dès sa parution pour diffuser cette brochure, plus particulièrement à l'occasion du 8 mars et marquer ainsi notre soutien à la lutte d'Eva et de ses camarades.

je revendique le droit de ne pas être coupée en deux.

Carmen CASTILLO, militante du MIR, recherchée après le coup d'Etat, tomba aux mains de la junte militaire au cours d'une fusillade où son compagnon, Miguel Enriquez, fut tué, et elle-même grièvement blessée.

La junte fut « impressionnée » par la campagne internationale immédiate qui s'est développée pour sa libération (en France, plus tardivement qu'ailleurs, nous avions juste commencé à prendre des initiatives quand Carmen fut libérée après un mois de détention). Carmen était enceinte quand elle fut blessée. Elle fit une déclaration au Tribunal Russel sur les tortures qu'elles subit, comme tous ses camarades emprisonnés :

« Durant tous ces jours, je sentais que l'enfant ne bougeait plus, j'ai demandé mille fois un spécialiste... qui n'est pas venu... Ils me présentèrent Lumi Videla (camarade du MIR assassinée après deux mois de détention, dont le corps mutilé fut jeté par-dessus le mur de l'ambassade d'Italie) comme une délatrice... Alors que son fils âgé de 5 ans fut torturé en sa présence pendant 20 jours et qu'elle ne parla pas ».

Nous avons eu avec Carmen des discussions très intéressantes sur les conditions de la lutte de libération des femmes dans un pays d'Amérique latine qui a connu un gouvernement de gauche, et puis une répression fasciste.

Mais également la réponse personnelle de Carmen sur le problème de la conciliation entre son engagement militant et sa vie de femme, qui reste pour beaucoup d'entre nous une question non résolue, nous semble un témoignage important.

♀ Comment as-tu réagi en apprenant que c'étaient des femmes qui s'étaient mobilisées pour obtenir ta libération ? Que penses-tu d'une campagne pour la libération des autres femmes prisonnières au Chili ?

Ma première réaction a été la surprise. Surprise de l'importance et de la force que le mouvement féministe a atteintes à travers le monde. Très peu de son histoire, de son développement parvient dans un pays comme le nôtre. Les remparts construits autour de nos frontières par les mass media de la classe dominante ne laissent pénétrer que les informations que cette classe dominante sait pouvoir « récupérer », c'est ce qui explique mon étonnement. Lorsque je me suis trouvée confrontée à une nouvelle réalité après ma libération, l'existence de cette solidarité féminine a été un point de départ pour de nouvelles réflexions.

♀ Pour nous, quand nous avons voulu nous mobiliser pour ta libération, ce n'était pas comme Giroud parce que tu étais mère et enceinte, mais c'était un soutien politique à une femme qui combat un régime de type fasciste faisant subir aux femmes une répression spécifique. En outre, nous nous sentons solidaires d'une femme qui subit des tortures morales et physiques en tant que femme.

Oui, je suis tout à fait d'accord. Je n'aurais pas voulu d'une campagne basée sur le fait que j'étais mère... Face à la junte qui s'appuie sur l'image humiliée et dégradée des femmes au Chili, il est important d'opposer l'image des femmes engagées et de montrer la solidarité active des mouvements de femmes.

♀ Que penses-tu d'une campagne pour les autres femmes prisonnières au Chili ?

Une campagne, à mon avis, doit être comprise aujourd'hui d'une manière différente ; en plus des manifestations et des éternelles pétitions, il faudrait développer un travail systématique, à long terme par exemple l'envoi de lettres aux prisonnières dans leur lieu de détention et à leurs tortionnaires. Si chaque groupe de femmes prend sous sa responsabilité la libération de trois ou quatre femmes prisonnières, on pourra donner au travail une constance plus grande, une permanence, qui augmentera les chances de succès, et assurerait à toute femme prisonnière une « notoriété », un environnement social, et un appui considérable. Ce genre de campagne a été fait ailleurs, pour les prisonniers du Sud Vietnam notamment, et dans beaucoup de cas les tortures cessaient lorsque les lettres arrivaient aux endroits de détention. Il existe déjà en France un groupe de femmes qui développe une campagne de ce genre pour les prisonnières politiques au Chili qu'aujourd'hui on peut compter par centaines...

♀ Dans le premier numéro des Pétroleuses, tu as pu lire un article intitulé « Nous ne sommes pas toutes sœurs » dénonçant la manifestation des casseroles vides des femmes chiliennes qui s'opposaient à l'Unité Populaire. Comment expliques-tu cette prise de position de femmes chiliennes ?

La droite au Chili a très bien compris le potentiel de lutte qui existe en chaque femme susceptible d'être mobilisée, ainsi, niant la division de la société en classes, la droite s'est lancée dans le mythe idéologique d'une « unité féminine ». « LA FEMME CHILIENNE » n'existe pas, il y a la femme ouvrière, la femme « pobladora », la femme bourgeoise, etc. Et face à cette réalité, la stratégie de la droite a consisté à trouver les points « communs » à toutes les femmes pour créer une mobilisation massive d'opposition au gouvernement de l'Unité Populaire. Ses axes de propagande ont été d'une part la « terreur du communisme » et d'autre part basés sur une réalité : la restriction du ravitaillement. Le 1er décembre marque le départ de ce que la droite a appelé le « pouvoir féminin » avec la fameuse marche des casseroles. A partir de là, la classe dominante n'a pas cessé d'utiliser la participation des femmes dans la lutte contre « le marxisme », mais sous le drapeau de la bourgeoisie la femme reste épouse de..., consommatrice, etc., socialement, économiquement dépendante.

Les femmes de la bourgeoisie se sont mobilisées très activement, précisément parce qu'en tant que femmes elles étaient frustrées et opprimées et que pendant la période Unité Populaire la bourgeoisie leur a donné la possibilité de s'exprimer, de jouer un rôle. Mais elles l'ont fait sur la base de leur intérêt de classe, et pour cette raison-là elles sont restées dans le cadre des valeurs bourgeoises qu'elles n'ont pas remises en cause.

En fait, leur rôle s'est limité à être le soutien de ceux qui réellement dirigeaient l'action politique : les hommes. Elles devaient appuyer l'offensive générale de la bourgeoisie. Un exemple : l'occupation du congrès par les femmes des camionneurs en appui de la grève (1) déclenchée par leurs maris, les manifestations des femmes des officiers putschistes de face de la maison du général Prats (2), ce qui a précédé sa démission ; la bourgeoisie obtenait ainsi le premier objectif : un putsch à l'intérieur des forces armées en août 73. La manifestation ayant comme mot d'ordre la démission d'Allende le 5 septembre, qui fut le point ultime de l'escalade avant le coup d'Etat.

Malgré cela, la bourgeoisie n'a pas atteint son objectif de mobiliser **toutes** les femmes du Chili, comme le montrent les élections de mars 73 ou les votes des femmes pour la gauche ont augmenté.

La femme ouvrière, la femme de la campagne et de la ville, qui ont pris conscience de leur situation réelle à travers la participation dans les organismes de base, de pouvoir populaire, comme les JAP (3), les Centres Paritarios de Salud, les Centres de Mères, non seulement ne se sont pas laissé manipuler par l'idéologie dominante mais au contraire sont allées au-delà, dans des positions d'avant-garde, de la politique de la gauche elle-même, dans la lutte pour la conquête de leurs intérêts en tant que femmes et en tant que femmes exploitées. Dans les poblaciones, les femmes sont allées au-delà de la participation de leurs compagnons. Et, malgré la préoccupation réelle du gouvernement d'améliorer les conditions de vie des femmes : infrastructure, éducation, salaire égal, capacitation pour le travail productif, etc., il est évident que la politique de la gauche vis à vis des femmes a été insuffisante. Car la gauche n'a pas compris la spécificité de la lutte des femmes, ni toute la portée de leur potentiel de mobilisation révolutionnaire.

Nous ne sommes pas sans responsabilité sur ce point : il est symptômatique que dans le programme de notre organisation, le MIR, il n'existe pas de références spécifiques sur la femme. Il est urgent que les partis et organisations révolutionnaires d'Amérique latine développent une politique là-dessus, car l'impérialisme et la classe dominante sont un pas en avant de nous.

Je tiens quand même à souligner que s'il n'y a pas eu de la part des partis de l'Unité Populaire la préoccupation de favoriser la prise de conscience et la mobilisation des femmes sur leur condition particulière, l'existence des organes de pouvoir populaire a permis aux femmes de jouer un rôle actif et responsable. Si la lutte avait pu se poursuivre dans ce cadre-là, une prise de conscience des femmes de leur oppression spécifique aurait été possible probablement.

♀ Quelle est la politique actuelle de la junte par rapport à la femme ?

La situation aujourd'hui au Chili est insoutenable pour les femmes des classes populaires. Il y a un problème réel de ravitaillement pour elle et sa famille, les frais de santé et aussi ceux de l'éducation sont hors de sa portée ; néanmoins, la contre-révolution continue de faire appel à « LA FEMME » avec majuscule en lui demandant un appui irrationnel, fondé sur l'exaltation de « valeurs » comme l'abnégation, le sacrifice (caracter stique de la femme...). De nouveau, il a été fait appel à elle comme être passif et c'est au nom de cette passivité qu'on réclame son appui au-dessus des classes... Exemple : voici les points adoptés au cours d'une réunion de 1000 femmes en présence du ministre de l'économie :

— Solidarité avec la junte : elles se sentent protégées et bien qu'elles aient peu à manger, elles ont gagné la

(Suite p. 18 →)

(1) Au Chili, les camionneurs étaient propriétaires de leur camion ; mobilisés par la droite, ils firent une longue grève qui paralysa le ravitaillement, aggravant les problèmes économiques auxquels devait faire face le gouvernement Unité Populaire.

(2) Prats, général « loyaliste » qui fut membre du gouvernement d'Unité Populaire, assassiné pour le compte de Pinochet en Argentine.

(3) Les JAP : organismes populaires qui assuraient le ravitaillement et contrôlaient l'achat et la vente. Il y avait un JAP par quartier. Ce sont essentiellement les femmes qui prirent en charge ces nouvelles formes d'organisation qui se créèrent face aux opérations de sabotage et de blocus économique de la droite, responsable de la crise économique et des difficultés de ravitaillement.

Les Centres de Mères : Centres mis en place par le gouvernement de droite avant l'élection d'Allende. Il s'agissait d'apprendre aux femmes à mieux remplir leur rôle de bonne mère et bonne épouse : cuisine, ménage, soins des enfants. Sous l'Unité Populaire, il y eut des tentatives pour leur donner une autre orientation, mais le gouvernement de gauche les utilisa surtout pour développer la contraception et il n'y eut pas remise en question du rôle des femmes.

C'est beaucoup plus dans les Centres Paritaires de Salut, créés dans les poblaciones (bidonvilles ouvriers) que les femmes purent sortir de chez elles, se regrouper, s'organiser sur les problèmes de la vie quotidienne et prendre part à la vie politique. Les femmes se révélèrent très combatives dans les luttes pour les écoles, les hôpitaux, les crèches, etc.

Carmen Castillo (suite et fin)

« tranquilité »
— la femme doit être un exemple de vie austère
— les femmes doivent réaliser les travaux au foyer pour faire des économies
— elles doivent restreindre les frais et dépenses superflues
— il faut qu'elles adaptent leur budget à la réalité du pays
— il ne faut pas critiquer les hausses des prix
— il faut éduquer les enfants dans l'esprit de l'épargne
— il faut éviter les frais extérieurs au foyer
— il faut prolonger le couvre-feu
— les ressources alimentaires du Chili se trouvent dans la mer, il faut consommer des algues, « luche » et « cochayuyo »
— il faut se rappeler que nous sommes en état de guerre et également ne pas oublier ce qui se passait au Chili avant le 11 septembre
— il faut avoir à l'esprit que ce que je fais, je le fais pour le Chili.

Tout cela illustre clairement ce qu'il y a derrière la création de ces mouvements civiques d'appui à une idéologie de type fasciste.

♀ Nous sommes des militantes du Mouvement de Libération des Femmes. Nous défendons le principe d'un mouvement autonome de femmes, qu'en penses-tu ?

La femme doit réfléchir et trouver son identité. Les femmes du mouvement de libération de la femme en luttant contre leur oppression deviennent un des éléments moteurs du changement du système de domination. Leur lutte a un double ennemi : l'oppression masculine et le système. Un mouvement de libération des femmes qui ne s'inscrit pas dans la lutte de classes est facilement récupérable par la classe dominante. En même temps, le principe de l'autonomie du mouvement est nécessaire dans la mesure où il nous revient à nous, femmes, de donner le caractère spécifique nécessaire à notre lutte contre notre double oppression. Il faudrait réfléchir aux conditions particulières, culturelles, sociales, politiques, de l'émergence d'un mouvement de libération de la femme.

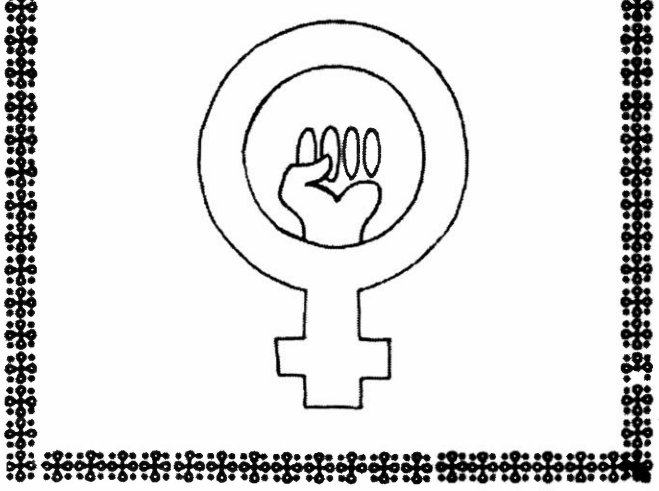
Je dois dire franchement que je n'ai rien à ajouter aux discussions qui se mènent à l'heure actuelle dans le mouvement, à part que je suis d'accord avec ce qu'avancent les Pétroleuses. Quant à l'Amérique latine, il faudrait réfléchir aux conditions particulières, culturelles, sociales, politiques, de l'émergence d'un mouvement de libération des femmes.

♀ Tu es militante d'une organisation politique et tu as vécu une situation de clandestinité, or tu es aussi une mère et tu étais enceinte au moment de ton arrestation. Comment as-tu vécu cette situation ?

On fait croire aux femmes qu'il faut qu'elles choisissent entre avoir des enfants ou militer. Moi, je revendique le droit d'être combattante tout en étant mère, même si cela comporte des risques. En disant cela, je pense à mes camarades qui ont choisi d'être mères. Vouloir avoir des enfants ne doit pas être un prétexte pour renoncer à la lutte quand on a des convictions et un objectif clair. Je revendique le droit de ne pas être coupée en deux. J'ai voulu avoir des enfants tout en étant militante, c'est dur, cela signifie mener une lutte contre la famille, le compagnon, l'organisation et le reste du monde.

On impose aux femmes une certaine idée de ce qu'elles doivent offrir à leurs enfants. On me disait : « Quelle vie tu vas donner à tes enfants ! ». Moi, je pense que je donne à mes enfants la seule vie que je puisse leur offrir. Ceci est à discuter car c'est bien sûr l'image de l'enfance dans notre société qui est en cause.

J'avais pris la décision avec Miguel de garder nos filles avec nous pendant la clandestinité, mais s'il était devenu nécessaire de m'en séparer, je l'aurais fait. Ce choix comprte des risques très réels, comme celui de la mort de mon fils survenue un mois après sa naissance et dûe aux blessures que j'ai subies au moment de l'affrontement avec l'armée. Mais malgré cela, si c'était à recommencer je le ferai à nouveau.



solidarité ... solidarité ... solidarité ...

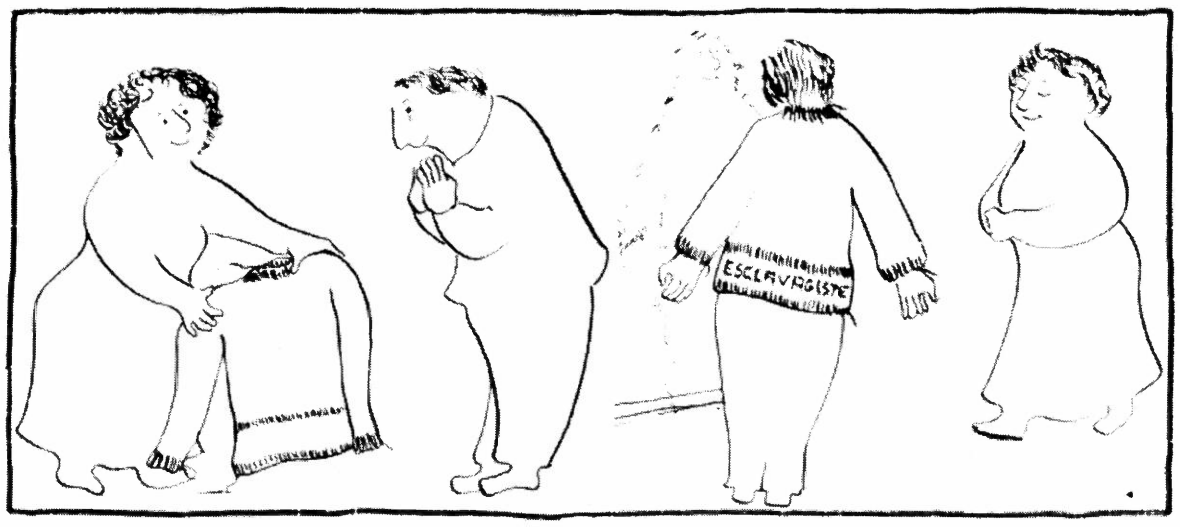
L'entrée des femmes dans la Résistance a surpris au début la junte. Comme dans tous les pays fascistes, la doctrine Famille-Eglise-Patrie est de rigueur. Après les premiers moments de surprise, les résistantes chiliennes ont été traitées avec tout le mépris de celles qui trahissent leur sexe. Oui, monsieur Pinochet nous n'acceptons pas l'image de la femme que vous voulez perpétuer, nous nous sentons profondément solidaires de celles que vous emprisonnez, de celles que vous torturez. Emprisonnées comme femmes et comme militantes.

Sortir des centaines de femmes chiliennes emprisonnées de l'anonymat est la première marque de notre solidarité concrète. Nous sommes donc solidaires de l'activité du Comité de Défense des Prisonnières Politiques au Chili. Nous sommes d'accord avec ses propositions : prendre en charge trois prisonnières pour les sortir de l'anonymat, leur écrire régulièrement de manière à assurer une pression sur les autorités de la prison pour que cessent les tortures.

Le Comité se charge de publier la liste connue des prisonnières au Chili et fera savoir à chaque groupe qui rentrera en contact avec lui les noms et endroits de détention des prisonnières et centralisera l'ensemble des initiatives.

Une lettre type sera envoyée par le Comité à chaque groupe.

Adresse :
Mme E. Perret, 9 rue DURAS,
75008 Paris, chèques à la même adresse, virements postaux au compte-chèque suivant : M.D.P.L. Paris La Source 330866?.



EN SUISSE :

CONGRES et ANTI-CONGRES

1975, année internationale de la femme, bla-bla-bla... Nous connaissons aussi cette ritournelle en Suisse. Et, pour inaugurer cette fameuse année, nous avons eu droit, les 17-18-19 janvier à un très officiel et très ronflant congrès de la femme organisé par les associations féminines bourgeoises et soutenu par le gouvernement (et les syndicats). Il faut savoir qu'en Suisse, les associations traditionnelles sont fortes car elles ont eu un terrain qui leur a permis d'exister : la lutte pour le suffrage féminin, jusqu'en 1972 ! Aussitôt que le MLF a appris la nouvelle, il a décidé de réagir au niveau national et de montrer, d'une façon ou d'une autre, qu'il existe en Suisse un mouvement capable d'apporter de réelles réponses aux femmes en lutte contre leur oppression — et de démystifier le congrès-bidon. L'idée a été lancée : organisons un anti-congrès ! C'est ce qui fut fait, dans la même ville, le même jour.

Tout d'abord, nous sommes intervenues dans le congrès officiel lui-même qui avait exclu la question de l'avortement de ses débats, en distribuant une Charte, qui sera la base d'un large mouvement qui est en train de se constituer à l'heure actuelle. En effet, le libéralisme de la Suisse n'est qu'un mythe : les avortements clandestins sont ici très nombreux et pour obtenir un certificat autorisant l'interruption de grossesse, il faut passer devant des commissions, aller prouver — en y mettant le prix — à un psychiatre que l'on est folle... Des votations ont eu lieu cette année là-dessus et c'est le moment pour nous de lancer une campagne.

Notre Charte exige la liberté et la gratuité de l'avortement et de la contraception, une information sexuelle non moralisante, mais insiste beaucoup aussi sur les conditions indispensables pour avoir des enfants désirés : crèches, congés maternité, etc. Notre action, ainsi qu'une manif le dimanche matin dans la grande salle du congrès, a forcé celui-ci à prendre position en faveur d'une solution progressiste sur l'avortement légal. De plus, nous sommes intervenues au cours d'un défilé de mode qui faisait partie du programme officiel et là nous avons bien ri ! Enfin, un groupe d'homosexuelles a présenté dans le hall du congrès un sketch de théâtre qui a donné lieu à une discussion très chouette, et a horriblement scandalisé certaines de ces dames en colliers de perles.

L'anti-congrès se déroulait parallèlement. Dans trois salles simultanément étaient projetés des films, des montages audio-visuels, avaient lieu des débats sur les thèmes : crèches et maternité, femmes au travail, sexualité et homosexualité, femme seule, femme immigrée, avortement et contraception, mouvement autonome des femmes et mouvement ouvrier. Chaque groupe de chaque ville, avait apporté une reproduction, une exposition et cela nous a permis de mieux nous connaître, car nous ne nous étions encore jamais rencontrées aussi massivement au niveau national, de mieux voir qui nous étions. Les discussions ont été souvent vives, car nos expériences respectives sont très différentes (par exemple certains groupes réclament le salaire à la mère et d'autres combattent cette idée, réclament des équipements sociaux). Ce sont des débats, pour nous, qui viennent à peine de commencer et qui doivent s'approfondir.

Nous avons probablement commis une erreur (c'est mon avis personnel) en ouvrant les deux journées notre anti-congrès au public, donc en le rendant mixte. Je crois qu'il était juste d'avoir comme but d'expliquer au public le plus large — et aussi aux hommes — ce que nous voulons, ce que nous faisons. Mais la mixité a empêché les discussions de progresser, a bloqué certaines filles et notre anti-congrès se trouvait à mi-chemin entre le meeting ouvert et la rencontre nationale, autonome, de femmes. Mais dans deux mois, nous aurons l'occasion de nous rencontrer, cette fois entre nous, pour voir le film vidéo que nous avons fait de l'anti-congrès, en tirer le bilan, avancer plus.

Nous avons apprécié la présence de cinq Pétroleuses qui sont venues nous parler des luttes de femmes en France, ainsi que de Psychanalyse et Politique, qui s'est malheureusement peu exprimée. Notre solidarité de femmes en lutte contre notre oppression est internationale et nous espérons que des rencontres de femmes de tous les pays se multiplieront !

une militante
M.L.F. Suisse

Babette Payton

Babette PAYTON, comme beaucoup d'autres sœurs noires s'est engagée dans l'armée US pour recevoir une formation. Ce qui suit n'est qu'un exemple entre autres de la façon sont l'American Dream (le rêve américain) peut devenir un cauchemar. Babette doit maintenant faire face à une Cour Martiale le 10 février (« Special Court Martial : mesure qui l'expose à 6 mois de prison et des amendes) pour s'être « absentée sans permission ». Elle sentait qu'elle était obligée de se barrer de l'armée parce qu'elle craignait pour sa vie. On l'avait menacée d'être envoyée à l'asile psychiatrique pour schizophrénie chronique. Comment en est-on arrivé là ?

Le 26 juillet 73, Babette fut affectée à la clinique psychiatrique pour enfants afin d'y recevoir une formation d'assistante sociale. Après deux semaines à la clinique, on lui demanda d'être temporairement réceptionniste. Après avoir travaillé quinze mois comme réceptionniste, Babette commença à se poser des questions et à demander à ses supérieurs pourquoi elle ne recevait pas la formation prévue. Elle reçut des réponses rien moins qu'évasives et un rapport professionnel contradictoire : d'un coté son travail était qualifié de « superbe », de l'autre sa notation était bien inférieure à la moyenne. Les ennuis commencèrent après le 4 septembre 74, quand elle déposa une plainte officielle à ce sujet. Elle fut menacée de l'article 15 (...) à cause de ses cheveux qu'elle portait à l'africaine, en petites nattes, et réprimandée parce qu'elle portait des habits civils avant et après le travail, chose qu'elle avait toujours faite.

A cause de cette répression continuelle, Babette alla au Equal Opportunities Office, bureau des plaintes, pour voir s'il pouvaient l'aider, (...) elle fut traitée de schizophrène chronique par son supérieur qui était par ailleurs psychiatre. Trois semaines plus tard, elle fut convoquée à un examen psychiatrique à l'hôpital de Landstuhl. L'ordre ne pouvant être différé et étant donné son expérience des hôpitaux psychiatriques, elle quitta l'armée « sans permission ».

« Je sais que si l'on n'est pas dingue quand on y entre, on est sûr d'être dingue quand on sort » dit-elle. (...)

it's your future...

En 1972, 34.705 femmes se sont engagées. Pour l'année 1977, l'armée prévoit d'enrôler 86.858 femmes, c'est à dire une augmentation de 151 %. Pour atteindre cet objectif, le Pentagone diffuse une propagande de recrutement trompeuse pour les femmes qui souhaitent « se libérer » des slogans comme « qui dit que les hommes n'écoutent pas quand une femme parle » et leur offre un travail où l'on fait appel à leur compétence, leur autorité, leur sens des responsabilités....

Come alive

It's your future. If you have a high school diploma, or are soon to receive one, planning's important. Especially if you'd like to get ahead in an important job. To continue your education. To travel. To share experience and fun with vital, interesting young people like yourself.

(reprint from Up From the Bottom.)

A la fin du mois de novembre, nous sommes parties passer un week-end en Hollande. Nous allions y rejoindre des copains qui assistaient là-bas à un congrès anti-OTAN convoqué par la tendance « gauche », le BVD, du syndicat des soldats hollandais qui s'appelle le VVDM (impossible de se souvenir du sens de ces initiales barbares...). Nous avions surtout hâte de confronter Amsterdam à l'image automnale, camaïeu de gris, canaux et tout et tout que nous nous en étions faite. Enfin, la samedi nous avons quand même assisté à la séance publique sur laquelle s'achevaient les travaux du congrès. Les délégations anti-militaristes étrangère y racontaient les luttes menées par les soldats dans leurs pays respectifs.

De femmes, il n'y en avait que dans l'assistance, parmi certaines délégations des organisations solidaires des soldats et dans le service d'ordre de l'organisation hollandaise (nous avons noté ce « détail » avec satisfaction !). Pas de service militaire pour les femmes, peu de femmes engagées, quasiment pas de femmes dans les luttes de soldats, donc pas de femme pour les relater. Ou plutôt, pas d'oratrice juqu'à l'intervention de LINDA, militante du mouvement civil de soutien aux GI's, ex-engagée. Ce qu'elle a dit à la tribune contre le sexisme de l'armée nous a donné l'envie d'en savoir plus sur une question à laquelle nous n'avions guère réfléchi : les femmes et l'armée, en l'occurrence l'armée américaine.

Peu de rapports apparemment entre la lutte des femmes que nous menons là où nous sommes physiquement présentes, et la chose militaire, jugée dans la plupart des pays contraire à notre « nature ». Et pourtant... Nous ignorons l'armée, mais elle s'occupe de nous. En France, au-delà des 11.000 femmes actuellement sous les drapeaux, nous pesons doublement, absentes et présentes à la fois.

Absentes... Nous aurions beaucoup à dire sur le sens de cette exclusion. Toujours à l'écart des lieux où s'apprend la violence, du terrain de foot à la caserne en passant par les bagarres dans la cour de récré, nous sommes pourtant les premières à la subir. Violence individuelle ou violence organisée, sa menace pèse sur nous dans les grèves, dans les manifestations où nous avons toutes eu peur, mais aussi quotidiennement : dans la rue, la cité, le métro, au boulot.

Roulements de tambours et roulements de mécaniques, nous les prenons en pleine gueule. Nulle part la femme n'est plus méprisée, humiliée, piétinée qu'à l'armée. Décidément, cette pépinière de phallocrates, d'adorateurs du pénis et de la mitraillette nous concerne ! La répression sexuelle organisée à une échelle de masse ne laisse subsister dans les chambrées que deux images de femmes :

— celles qu'on respecte, la mère, la sœur, la fiancée ;

— celles qu'on baise et qui n'est qu'un sac à foutre, la pin-up pulpeuse qui hante le sommeil agité des troufions.

Il nous semble qu'il est temps d'y réfléchir.

Pourquoi y a-t-il des femmes dans l'armée US ?

Depuis la guerre du Vietnam, il y a eu une augmentation de l'enrôlement des femmes. Il y en actuellement 2000 à Heidelberg par exemple sur 20.000 soldats, 3000 dans l'armée US stationnée en Europe. 10.000 l'an prochain. La propagande pour le recrutement des femmes se présente comme une preuve de la volonté d'égalité entre hommes et femmes. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est l'utilité de la présence féminine pour le « moral des troupes », en particulier celles qui sont stationnées hors des USA. De plus, la désagrégation et la démoralisation d'une partie des troupes qui sont intervenues en Indochine rehaussent l'intérêt du «sang neuf » que peuvent représenter les femmes à terme (compte tenu de la technicisation croissante de la guerre...).

Qu'en est-il de cette « égalité », les femmes soldats sont-elles traitées comme les hommes ?

Evidemment non. L'inspection est le prétexte pour regarder sous la robe s'il y a un soutien-gorge, tapoter les fesses, peloter... Les femmes font partie des meubles.

Font-elles néanmoins les mêmes tâches ?

Non, elles sont cantonnées dans des emplois traditionnellement féminins, les travaux de secrétariat en particulier. Comme pour les noirs, on fait « monter » quelques femmes à des postes honorifiques, histoire de prouver qu'il n'y a pas de ségrégation.

Pourquoi les femmes s'engagent-elles dans l'armée ?

Parce qu'elles croient y trouver la solution d'une série de problèmes : pour s'émanciper de la famille, pour trouver un boulot, pour acquérir une qualification, pour trouver un milieu et un mari, parce qu'elles sont seules et qu'elles ont un ou plusieurs enfants à charge... Parce qu'elles tombent dans le panneau de tout ce que leur promet l'armée...

Si une femme militaire est enceinte, on fait souvent pression sur elle pour qu'elle avorte. Mais si elle le veut, elle peut garder son enfant dont l'éducation est directement prise en charge par l'appareil militaire, de même que celle des enfants datant d'avant l'engagement dans l'armée. C'est un aspect qui intéresse les femmes qui sont seules pour élever leur(s) enfant(s).

Quel climat trouvent-elles à l'armée ?

Ce qu'on peut imaginer de pire dans le genre culte de la virilité, concentré de phallocratisme, mépris des femmes. De quoi déchanter largement...

Est-ce qu'aux USA le mouvement des femmes s'est déjà mobilisé pour dénoncer l'armée ?

En 70-71, il y a eu une grève sur un bateau de guerre américain qui a reçu le soutien de femmes de San Francisco, qui ont pris position en tant que femmes et non en tant que « civils solidaires de... ». Mais le mouvement des femmes en général ne s'est pas beaucoup occupé de cette question.

Quelle part les femmes soldats prennent-elles à la lutte des GI's ?

Pour 25 GI's hommes prêts à se battre, il y a une femme. Un des obstacles à la participation des femmes aux mouvements de soldats, c'est que le chauvinisme mâle général à l'armée, qui devrait être un facteur de révolte pour les femmes soldats, se retrouve aussi ailleurs... A l'armée les femmes sont d'abord une aubaine sexuelle.

Tu t'es engagée dans l'armée et tu n'y es plus...

J'ai été une femme soldat, noire qui plus est. Il y a beaucoup de femmes noires qui s'engagent, venant du Sud ou des grandes concentrations industrielles où le chômage féminin sévit. Au point que l'armée a mis une limite à leur nombre.

A l'époque, je me suis engagée parce que je pensais que j'étais capable seulement d'obéir. Mais les femmes noires à l'armée, c'est vraiment tout en-dessous du tas de merde. C'est là où j'ai vécu les expériences les plus racistes et les plus sexistes à la fois. J'ai fini par en avoir ras-le-bol. J'enseignais quelques notions médicales élémentaires dans un hôpital militaire ; mais chaque fois qu'il y avait de la promotion, c'était pour les hommes d'abord. Un jour, j'ai posé la question : pourquoi celui-là et pas moi ? On m'a répondu : parce que lui, comme ça, il pourra faire venir sa femme, toi tu n'as pas ce problème.

Il faut dire aussi qu'il est très rare qu'une femme-officier commande d'autres femmes, et elle est toujours sous le commandement direct d'un homme qui détient en fait l'autorité et le pouvoir. Et puis il y a une hiérarchie très stricte qui pèse de manière particulière sur les femmes. La règle, c'est de ne pas mélanger le haut et le bas. Mais tout le monde sait qu'un officier peut sortir avec une femme qui est son inférieure hiérarchique, même si c'est illégal formellement, ils ne s'en privent pas. L'inverse (une femme officier avec un simple soldat) est terriblement mal vu et sanctionné. On a inculpé récemment une femme infirmière et officier pour « conduite non digne d'un officier » à ce propos.

l'intox au jour le jour...

« La femme, qui est en quelque sorte l'agent passif de l'opération commune, n'a qu'à se prêter à l'acte marital. La femme doit s'efforcer, surtout quand elle est froide, de se montrer accueillante, chaleureuse, se gardant de toute action, de toute parole qui viendrait troubler son mari : elle doit surtout subir l'opération sans se laisser aller à des mouvements brusques qui pourraient rompre les relations ou blesser gravement l'organe viril en le tordant ou le contusionnant ».

(Traité d'Hygiène du Mariage)

hieR

Aujourd'hui, tout est différent : plus de pudibonderie, de l'audace et de l'imagination, « ils » les aiment libérées. Laissez traîner vos petites culottes et vos porte-jaretelles pour que leur senteur capiteuse leur tournent la tête, conseillent la magazines féminins à la page...

Audacieuse et subversive
offrez-lui ce soir un corps triomphant
« COSMOPOLITAN » !

« Alessia n'a que 13 mois. Elle est combattive, énergique, volontaire, elle sait ce qu'elle veut et la veut tout de suite. Elle est têtue, tenace, patiente, fière et digne. Elle a de rares faiblesses. Elle réclame son autonomie. Si l'on ouvrait la porte, elle irait à l'aventure sans hésiter, à condition de chercher de temps en temps un réconfort à sa fatigue dans des bras affectueux. Quelle opération massive de répression faudra-t-il pour qu'un tel individu débordant de vitalité, d'énergie et d'amour pour la vie, donne une petite femme disposée à rester enfermée entre les quatres murs opprimants de son petit intérieur, prête à consacrer son énergie débordante à la misère obsédante des tâches domestiques ?

Et celà admis, combien de ténacité, d'efforts, de persévérance, et combien d'hostilité faudra-t-il déployer pour réduire un être aussi riche, à ce carcan rigide qui passe pour être la féminité. »

E. GIANINI BELOTTI
« DU CÔTÉ DES PETITES FILLES »

PUISQUE LES HOMMES N'AIMENT PAS ÇA,
N'EN METTEZ PLUS!
"Amoua"

Point trop n'en faut !

Rien n'est trop beau pour améliorer votre image de marque mais le plaisir de faire envie aux autres n'est-il pas au-dessus de vos moyens ?

quand on veut, on peut...

et comme ♀ disait SOCRATE « faut c'qu'y faut »

"Amoua"

c'est tout un programme la vahinée

au 4ème top il vous restera exactement 1h 25mn et 44 secondes

Pour JOUIR !

heureusement ! on pense ♀ pour nous

un Tourbillon...

Faites-vous votre petite lessive au moment où vous devriez vous faire les ongles et vos ongles à l'heure de votre prochain rendez-vous ? Un expert vous apprend à organiser votre vie pour trouver le temps de la vivre.

Si vous avez usé votre journée à vider la poubelle, rincer votre chemisier de soie, expédier trois documents à la Sécurité Sociale, mais raté votre leçon de gymnastique (et vous en avez bien besoin en ce moment cependant !) il n'y a pas de quoi se frotter les mains. Cela signifie que votre temps est mal utilisé et que vous manquez probablement d'efficacité. Prenez maintenant un crayon rouge et cochez sur votre liste ce qui est réellement important, prioritaire et ne peut être fait QUE PAR VOUS. On baptise « a » les priorités impératives. Elles peuvent être à long ou à court terme. Ainsi : acheter trois litres de lait et s'inscrire (enfin !) à un cours d'anglais constituent à différents titres des priorités obligatoires. En revanche (second progrès), en étudiant de plus près la question, vous découvrirez souvent qu'un bon quart des occupations qui figurent dans les « A » peuvent être déléguées, c'est à dire repassées sous votre contrôle à :

— la femme de ménage (passer chez le teinturier...)

— vos fournisseurs (commander par téléphone...)

— votre secrétaire...

"COSMOPOLITAN"

O de Lancôme, pour celles qui vivent la vie comme

"ELLE"

Ça fait peur, ça fait un peu mal mais c'est irrésistible.
un Tourbillon...
« Publicité cinéma »